

Pascal LERAY

Soleil artificiel

Aigreurs d'un mois de mai plutôt maussade

©pascal leray

« [...] je pouvais juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises, et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers. »

Gérard de Nerval, *Aurélia*

*

En signant le contrat, j'étais encore tout éberlué. Quelle chance ! Le service qu'on me proposait correspondait si bien à ma situation, je n'avais plus à m'inquiéter. C'est d'ailleurs ça qui m'inquiétait le plus au fond. Cette assurance, qu'allais-je en faire ? Irais-je risquer de perdre le sens des réalités juste parce que j'avais la garantie qu'on me récupérerait et qu'au besoin, on me ferait subir des traitements lourds mais nécessaires pour me remettre sur les rails ? Non, bien sûr. Je n'allais pas me mettre inutilement en danger ! C'est assez des dangers et des incertitudes, me disais-je en esquissant un geste de la main qui figurait clairement qu'il était temps pour moi de passer à autre chose. D'ailleurs, c'était évident : les choses allaient se calmer, s'épuiser d'elles-mêmes. Le contrat que je venais de signer n'en était-il pas la preuve ? Un contrat de ce type, de nos jours, ça ne court pas les rues en effet. C'est même tout le contraire ! Là, le représentant avait choisi de frapper à ma

porte et de m'expliquer personnellement les conditions avantageuses du contrat. Je n'ai pas fait l'impatient, bien sûr, j'étais tout à fait dans le rôle de celui à qui on ne la fait pas. Mais je savais que ce contrat, c'est quelque chose d'incalculable quand on en bénéficie. J'ai écouté patiemment les explications du représentant, j'ai signé au bas du contrat et je suis sorti, content.

Le ciel était bas et incertain. On était quand même au début de mai et l'on n'était pas rassuré de voir que les nuages ne désemplissaient pas le ciel. Les gens en parlaient beaucoup à l'extérieur :

- C'est un temps maussade, vous ne trouvez pas ?

- Ne m'en parlez pas ! Je dirais même qu'il est aigre, ce temps, bien aigre oui !

Les gens ne se rendaient pas compte du désaccord qui se faisait jour petit à petit entre eux. Les uns trouveraient le temps aigre et les autres le jugeraient maussade. La nuance peut sembler bénigne, d'autant que les deux adjectifs sont également métaphoriques mais la discorde allait s'exacerber rapidement à travers le pays. Et les événements des jours qui ont suivi n'ont rien arrangé, bien sûr. Les attentats qui ont sévi ont bouleversé les esprits qui se sont échauffés. Il y a eu ces émeutes étonnantes parce que les gens qui y participaient s'étaient procuré des

quantités de minitels qu'ils se projetaient à la face comme des grenades. Bien entendu, les gens ne se battaient pas pour savoir si le mois de mai (qui ne faisait d'ailleurs que commencer) était « aigre » ou « maussade » mais cette polémique était restée dans tous les esprits et son évocation pouvait faire basculer les situations les plus précaires. Pendant ce temps, on dégageait les rues des carcasses de minitels qui s'amoncelaient par dizaines.

Du coup, avec mon assurance des Assurances immatérielles du Bien (AiB), je me sentais plus à l'aise pour affronter les événements du dehors. Les émeutes ne m'inquiétaient pas vraiment : il faut certes faire attention à ce qu'un fanatique ne vous prenne pas pour cible pour une raison qui vous échappera de toutes façons. Mais ils visent mal, ce qui d'un côté est rassurant. Quand ils se battent entre eux, en revanche, les balles perdues ne se comptent pas. Il faut toujours être vigilant, j'ai appris à l'être à chacun de mes pas, ce n'est pas le problème.

Le problème, d'ailleurs, je serais bien en peine de le situer exactement ! Je devrais être entièrement tranquillisé désormais, avec ce contrat d'assurance en main. Il faudrait que je sache de quoi il me préserve exactement cependant. Une fois refermée la porte derrière mon précieux visiteur, j'ai voulu prendre le

temps d'examiner le détail de cette question mais une autre préoccupation s'est imposée à mon esprit tout à coup. Comme si j'avais été un acteur répétant une scène au théâtre, je me suis exclamé à voix haute :

- J'étais pour faire quelque chose quand l'agent des Assurances immatérielles du Bien a sonné... mais de quoi s'agissait-il ?

Je me suis rendu compte que je n'en avais pas la moindre idée. Toute perspective m'échappait, toute mémoire de ce que j'avais été m'était soudainement interdite et le bien-fondé de ma présence dans la maison où je me trouvais m'est apparu douteux. Je n'avais certes rien à faire ici ! Je n'y étais pas chez moi ! Et le contrat que je venais de signer, c'était quoi sinon une usurpation d'identité ? Je me suis mis à chercher un cadavre en pensant que j'avais assassiné quelqu'un du fait de ma situation hasardeuse.

J'ai été pris de panique. Comprenez - le contrat que je venais de signer ne pouvait pas me protéger de ça. D'ailleurs, rien ne garantissait qu'il ait été souscrit à mon nom. Si j'ai effectivement assassiné le locataire de cet appartement, j'ai pu faire disparaître son corps mais il y a quelque chose de ridicule à tuer un homme afin de se faire passer pour lui (comme si ses proches n'allaient se rendre compte de rien). Reste à savoir où j'ai pu faire disparaître

son corps. Et d'abord – quand était-ce ? Je me retrouve dans l'embarras le plus éprouvé quand je me rends compte que je ne sais même pas l'heure qu'il est ! Je cherche une horloge. Je sais que l'homme qui habitait ici avait besoin d'avoir l'heure dans différentes pièces : le salon, la cuisine, sa chambre... Il n'y avait pas d'horloge, en revanche, dans la salle de bain. Je suis allé au salon. Il allait être midi et demi. Il fallait que je mange quelque chose.

Tout à coup, le contrat d'assurance que je venais de souscrire a pris une allure sacrément ironique. Qui pouvait dire à qui il s'adressait, ce qu'il recouvrait ? Si c'était au bénéfice du pauvre homme que j'avais vraisemblablement trucidé, c'était bien vain à présent ! Même si son cadavre me paraissait impossible à localiser vu le peu de souvenir que j'avais gardé de mon forfait, il aurait été juste que sa situation nouvelle soit prise en compte par la société d'assurance, qui aurait été obligée de déverser de grosses sommes à la famille du défunt. Au lieu de quoi j'avais signé tranquillement les papiers sans faire mention d'aucune particularité de situation.

- Pas de séquestration, pas d'enlèvement ?
- Pas de séquestration, monsieur le conseiller assurance.
- Pas d'assassinat récent, pas de voie de fait ?

- Pas à ma connaissance, non !

L'homme est reparti confiant. Réellement, il ne pouvait imaginer une substitution d'identité. La facilité avec laquelle j'avais roulé mon interlocuteur dans la farine me laissait deviner que je n'en étais pas à mon coup d'essai. Dans le doute, rien n'excluait que je puisse être un tueur maniaque ou opportuniste. Le nombre de mes victimes était peut-être bien faramineux, à faire peur. Et si c'était bien moi qui avais souscrit ce fameux contrat, il resterait à faire la preuve que les Assurances immatérielles du Bien ne se trouvent pas malgré elles engagées dans une entreprise de folie meurtrière dont je serais au fond le témoin plutôt que l'auteur ?

Tout ceci me tapait sur les nerfs. J'ai pris ma voiture et j'ai conduit à travers la ville avant de m'engouffrer dans la campagne désolée des environs. Je me suis arrêté à plusieurs reprises en imaginant que j'avais enterré quelqu'un en contrebas d'une fosse, par exemple, dans une crevasse enfoncée au cœur du sous-bois franchement triste. Rien ne me venait : pas l'ombre d'un souvenir, pas l'indice d'une présence passée. Je suis revenu avec une pelle et une pioche pour creuser un trou au milieu de la fosse. Comme il pleuvait, la terre était molle et venait bien mais elle redescendait assez vite. Du coup, on avait l'impression que la fosse ne

faisait que s'élargir sans qu'un trou y soit creusé efficacement. Cette fosse, j'avais peut-être déjà essayé de la creuser. J'avais certainement abandonné au profit d'un chemin de terre dont les accidents nombreux ne peuvent éveiller l'attention.

J'ai poursuivi de marcher en m'arrêtant régulièrement pour taper quelques coups de pioche dans la terre. Il pleuvait toujours et j'avais la sensation désagréable de perdre mon temps à rechercher des corps qui se trouvent certainement ailleurs. Si j'avais su d'emblée ce que je faisais dans cette maison au moment où l'agent des assurances a sonné à la porte, je n'en serais pas là. Mais comment l'aurais-je su ? Avant l'arrivée de l'assureur, la question ne semblait même pas se poser : j'ai pris le temps de boire un verre d'eau et j'y ai vu une lumière cristalline qui m'a donné le sentiment que l'eau était très pure et qu'elle me prodiguerait un bien immense. Je n'étais rien devant ce verre d'eau qui m'enthousiasmait littéralement, dont j'étais en quelque sorte (et en le buvant) le vassal. La sonnerie a retenti.

Pourtant, la journée avait commencé avec ces bruits épouvantables venus du dehors : on se battait dans une rue voisine, c'était horrible à entendre. De toute évidence certains boîtiers atteignaient leur cible. Tout aussi sûrement on

n'en restait pas là, peut-être achevait-on les blessés... Pour quelle cause, personne pour le dire. Et moi non plus je n'avais pas de cause et personne ne pouvait m'en vouloir pour cela mais, dès lors que j'ai compris que j'étais dans un domicile qui était peut-être celui d'un autre, j'ai compris que les événements avaient dû s'enchaîner malgré moi et avaient ainsi dérouter les termes du contrat que je venais de signer puisqu'il pouvait me protéger du non événement et du quasi événement, de l'événement incertain comme des faits instables, il ne pouvait garantir à ma place que j'en fusse le bénéficiaire car je ne savais toujours pas au nom de qui je l'avais signé, n'étant pas du tout inquiet à ce propos. L'inquiétude n'est venue qu'ensuite, exacerbée par les bruits du dehors qui ne désenflaient pas. C'était pénible à entendre, ça aussi, à force. J'ai regagné le domicile de ma victime supposée. Célibataire, à ce qu'il m'a semblé. Et peu sociable, vu la tranquillité dont j'ai bénéficié. Il est vrai que ce bonhomme n'avait pas de cadavre. En tout cas, je ne lui en connaissais pas ! Je me suis mis à l'insulter, pour me venger de son inconsistance qui me mettait mal à mon aise, à présent que je ne savais plus où retrouver ses traces.

J'ai fini par regagner ce domicile dont je connaissais chaque recoin, au fait. Je n'étais pas

tranquillisé le moins du monde mais je savais que j'allais bénéficier d'un répit, d'un peu de calme dont je profiterais pour me délasser. Même si le ciel était bas et chargé de nuages noirs je me promènerais en homme printanier. Je m'assiérais à une terrasse et je parlerais à la cantonade à mes voisins, pour leur indiquer que je suis un homme prêt à converser de tout et de rien avec beaucoup d'esprit, en cette journée de mai.

- Mais d'un mois de mai excessivement aigre, monsieur R.

- Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites ! Vous déraillez ! Nous n'en sommes plus là.

- Je vous demande pardon ! C'est quelque chose de maussade qui me vient et puis...

- Je vais vous faire sauter la tête !

L'homme qui était assis à côté de moi et qui paraissait ce qu'il y a de plus urbain venait de dégainer un énorme revolver et agitait son arme autour de lui pour faire comprendre qu'il ne visait personne particulièrement mais qu'il était disposé à exécuter tout ce qui réagirait de façon suspecte et même à « faire sauter la tête » de n'importe qui, pour le plaisir en somme. Je me suis énervé à mon tour.

- Monsieur, vous nous faites braire avec vos menaces !

Il a tiré, abattant son interlocutrice.

- Tu vois, le philosophe ?

- Oui. Une femme vient de s'effondrer. C'est malheureux.

- Et le rigolo, là ? Pan, pan !

- Votre insistance à tuer est franchement déplaisante. J'attends avec impatience le moment où vous vous brûlerez vous-même le cerveau.

- Tu peux philosopher, va ! Il me faut un témoin : ce sera toi. Tu raconteras tout aux journalistes.

- Quelle barbe...

- Tu leur diras que j'étais... exalté, en somme !

- Ah oui ?

Je me suis levé et je me suis approché de l'homme qui tenait toujours son énorme revolver qu'il avait négligemment pointé vers le sol, pensant sans doute qu'il avait affaire à un agneau de Dieu qui s'abreuverait de sa parole comme du lait de sa mère. Je me suis tenu droit devant lui, mon visage à quelques centimètres du sien, ce qui l'a interloqué. Il n'a pas su réagir et, cela lui a été fatal. Mes doigts se sont enfoncés très brutalement dans ses yeux à ce moment et ont fouillé dans sa boîte crânienne. J'ai à peine eu besoin de retenir de l'autre main le reste de son corps qui tressaillait absurdement. J'enfonçais mes doigts dans ce

visage meurtri d'une pression qui suffisait à tirer sur le cou pour asphyxier le forcené et abrèger de la sorte sa souffrance.

Je ne devais pas rester ici. C'était certain. Quand je pense que j'avais espéré rencontrer une femme mystérieuse et merveilleuse en cet endroit ! J'avais élaboré le scénario de notre rencontre avec beaucoup de précision, en le ressassant indéfiniment. D'abord, elle devait me demander :

- Vous avez du feu ? Mon briquet a malencontreusement explosé !

- N'ayez crainte : *le mien n'explosera pas.*

Je me sentais très fier de cette répartie et j'attendais sa réaction avec beaucoup d'impatience : serait-ce un sourire léger, si subtil qu'il scellerait une complicité imperceptible de tout autre ? Tendrait-elle ses lèvres renfermant le cylindre d'une cigarette pour, sans un mot, m'enjoindre de faire jaillir la flamme de mon briquet ? Me parlerait-elle d'elle, des épreuves qu'elle a traversées, des hasards qui l'ont amenée comme moi à cette heure à cette terrasse qui n'est à présent qu'un effroyable champ de bataille ? Mon aimée était-elle parmi les victimes qui ont désormais perdu leur meurtrier puisque je l'ai tué, lui aussi ?

Toute justice était perdue. Je me suis définitivement détourné de cette scène

désastreuse. La police n'avait pas encore été alertée ou elle était sur d'autres fronts. Toujours est-il que je n'ai jamais été inquiété. J'avais pourtant une main souillée de sang et de vestiges cervicaux... et mon costume était dans un drôle d'état, lui aussi. L'espoir d'une rencontre était anéanti, dans ces conditions. Comment une femme en quête de bonheur et d'équilibre pourrait-elle regarder avec bienveillance un homme ensanglanté. Elle commencerait par lui demander :

- Qui êtes-vous ?

D'emblée, je serais franchement embarrassé. Pas question de se mettre dans une telle situation alors que les choses sont déjà compliquées. J'ai donc pressé le pas.

Comment me suis-je retrouvé dans les rues inextricables du Pli-Jaune, je ne saurais le dire. L'essentiel est que j'en sois sorti à un moment pour me retrouver près du quartier de l'Oegmur. Ici, me suis-je dit, mes vêtements ensanglantés passeront inaperçus car ce quartier est peuplé de criminels et de moribonds. Il est plutôt difficile de traverser ce secteur sans recevoir quelques éclaboussures de sang. On ne tire pas à coups de minitel, par ici !

Je suis entré dans un cinéma pour me détendre ou pour me plonger dans l'anonymat d'une salle obscure mais très rapidement, je me

suis rendu compte que je n'y étais pas à ma place. Le film se situait aux confins d'un désert épouvantablement lisse. Ce paysage sans variation semblait être l'objet même du film qui ne progressait que très lentement, principalement grâce à de petites bourrasques intempestives qui permettent de s'assurer que l'image n'est pas une photographie.

Qui plus est, quelqu'un avait dû déposer du poil à gratter sur mon siège, je ne sais pas... Tout mon corps était pris de démangeaisons tandis que mon cerveau me donnait l'impression de se liquéfier. Je ne tenais pas en place. Aux premières images, il fallait que je sorte. Qui plus est, j'avais l'impression d'étouffer. Peut-être quelqu'un m'étranglait-il par derrière ? Je me retournais de temps à autre : il n'y avait personne. D'ailleurs, nous étions peu nombreux dans la salle. L'anonymat y était finalement très resserré. Il aurait suffi que je décline mon identité pour la réduire à néant ou quasi. Je me suis tu, bien sûr. Mais j'ai surtout pris la direction de la sortie, regrettant d'avoir payé si cher pour un spectacle déprimant et qui devait me rejeter à son tour, faut-il croire !

Les rues du quartier de l'Oegmur sont sombres et tortueuses. Il semble que ce soit là leur raison d'être, enfin. Les lampadaires y sont plus bas qu'ailleurs et semblent pencher

dangereusement. Tout ce qui compose chacune de ces ruelles semble regarder celui qui s'y engage avec hostilité. C'est dans l'une de ces voies peu recommandables que l'on trouve un club de jazz dont la clientèle est assez hétéroclite, comme si les lumières mal filtrées à l'extérieur du *Round Corner* attireraient tout ce qui vit la nuit, dans une ambiance consensuelle en dépit des étranges accompagnements musicaux que font les musiciens de jazz rétribués pour emplir l'espace sonore à leur guise. On peut dire qu'ils s'en donnent à cœur joie. Le *Round Corner* est réputé pour diffuser un jazz expérimental intransigeant, qui correspond surtout au goût de monsieur Seguelers, le maître des lieux qui affirme qu'il n'est « qu'un client et un ami » de la boîte.

De toutes façons, personne ne viendra inquiéter monsieur Seguelers. Il fait tourner cette boîte avec beaucoup de rigueur et de discipline. Les policiers apprécient la grande discrétion de l'homme, qui n'apparaît que de façon furtive dans de vagues dossiers concernant des délits relativement mineurs alors que chacun sait qu'ici, il est le patron au sens mafieux du terme et que de son poste de travail situé dans ce club aux heures où l'honnête homme dort, il décide de l'ascension et de la chute d'une quantité de petites frappes qui

croient se hisser de leurs propres mains dans une hiérarchie occulte ! Mais leurs accessions successives ne devraient jamais les amener à rencontrer directement le méticuleux Seguelers qui décide de tout.

Je suis allé boire un verre dans ce bouge. J'admets que c'est la catégorie la moins sûre des endroits qu'on puisse fréquenter. Moi qui étais en quête de paix et de sérénité, j'aurais été mieux inspiré de poursuivre ma marche derrière l'Oegmur, quitte à prendre le train par la suite, que sais-je... Je me suis senti bien pourtant en entrant dans le club. On y écrasait beaucoup de cigarettes d'un tabac très épais dont la fumée semblait se fixer dans l'air environnant. C'était drôle de voir les habitués dans leurs conversations et leurs occupations de presque toutes les nuits ! De petits malfrats s'excitaient en parlant à demi-mots de coups à faire ou de méfaits anciens. Des policiers mal à l'aise dans leur rôle sirotaient une bière en faisant semblant de s'intéresser aux musiciens de jazz qui, manque de chance, étaient assez peu inspirés ce soir-là et se contentaient de claquer de petites notes sporadiques les uns après les autres, comme s'ils avaient joué en cercle. C'était peut-être le cas d'ailleurs. Pour ma part, je ne m'intéresse pas beaucoup à ce genre de musique. Vous dire d'ailleurs si j'écoute de la

musique me serait difficile. J'essaie de me rappeler ce qu'il en était...

Dans l'appartement que j'ai quitté il y avait un certain nombre de disques. J'avais pris le temps de les considérer, une fois infiltré dans le logement. Des gravures d'origine appartenant à des genres qui allaient du blues à la pop music, en passant par les standards du jazz. J'étais un connaisseur au goût exigeant, apparemment ! Moi ou un autre, d'ailleurs. Que j'aurais tué pour me substituer à lui en empruntant son identité (et son appartement). Ou qu'un autre a tué, peut-être ? J'avais donc pu être le témoin direct (et impuissant ou complice) d'une action dont le souvenir traumatisant ne parviendrait plus à hauteur de conscience ? Et moi, je m'identifierais à présent à une victime dont je ne sais rien, dont j'ai simplement vu l'horrible sacrifice car s'il y a bien eu meurtre, rien ne permet de dire s'il revêt un caractère crapuleux, politique ou plus probablement rituel, infléchissant le drame que je vis dans ce club dans le sens d'une initiation cruelle à la doctrine la plus morbide du monde ! Le goût de la bière me permet de soutenir l'hypothèse avec vaillance mais je me rends compte que le rempart est faible. Alors, la musique...

Personnellement, je n'ai jamais écouté beaucoup de musique. Je suis plutôt un homme

d'action, vous comprenez ? La femme que je devais séduire, ce n'était pas en lui jouant de la guitare ! C'était plutôt en la sauvant d'elle-même ou plus précisément encore de son affreux briquet qui devait la défigurer. Elle pouvait se fier au mien. *Il n'explorerait pas.* Le soleil brillait haut dans le ciel à ce moment (on était fin avril, début mai). La terrasse était très dégagée. Il n'y avait que quelques clients autour de nous. Son sourire était sublime. Il signifiait quelque chose de doux et de personnel à quoi je ne croyais plus vraiment puisque j'avais perdu mon identité peu après avoir signé un fameux contrat d'assurances dont j'avais espéré qu'il me préserverait de tout alors qu'il était impuissant à traiter d'une (comment dire ?) sorte de dissipation de l'identité (qui ne se manifesterait qu'après-coup, alors ?).

Je lui ai tendu mon briquet qui n'a pas explosé mais qui a ajouté une nuance lumineuse à son visage qui était comme on dit baigné de soleil, m'aveuglant, me faisant perdre les pédales...

Je m'égarais dans des considérations étranges, déplacées :

- Vous avez eu le temps de regarder ce qui se passait dans la rue de l'Oegmur ?

- La rue, pas l'avenue hein ? Non, je n'y ai pas regardé.

- Et cette nuit, vous avez repris la route de la capitale ?

- Je me suis arrêtée à la station-service.

C'est là que le briquet avait dû être trafiqué. Elle l'aura laissé sur le comptoir du bar où elle prenait un café pour tenir le restant du trajet qui ne finirait qu'avec l'aube clairement sanglante et quelqu'un (qui ? pour quelle puissance occulte ?) aura inséré dans le mécanisme du briquet de petites particules explosives qui pourraient la défigurer ! Dans la nuit, personne ne remarque de telles manœuvres. Les employés qui font la nuit ne s'attardent pas sur les occupations des clients. Ils reconnaissent vite de toutes façon les gestes qui annoncent le grabuge. Les petits vols, ça ne les concerne pas. Quand bien même ces petits vols témoigneraient d'une conspiration quelconque qui s'abattrait brutalement et sans raison évidente sur une femme certes suspecte puisqu'elle voyage de nuit de façon habituelle...

De là à la neutraliser – et par quel effroyable procédé puisque le « coup du briquet » ne la tuera pas mais la défigurera de façon certaine. Heureusement qu'un homme le lui a emprunté à la sortie de l'autoroute. Ainsi, celle que je devais rencontrer a eu l'occasion d'observer sur un autre l'effet du dispositif qui lui était destiné.

L'homme s'est effondré, le visage en feu. Quel traumatisme pour cette pauvre femme...

Je me suis aperçu que le trompettiste du groupe qui jouait ne soufflait plus dans son instrument. Il frappait le sol avec, au lieu de ça, complétant par de petits rythmes instables les percussions qui faisaient preuve de discrétion, au demeurant. On entendait : « 'Toc... toc, toc... toc, toc, toc... toc... » et c'était assez envoûtant, d'une pulsation très nue, dépouillée. En tout cas ça plaisait à monsieur Seguelers, qui ronflait assez fort habituellement à cette heure mais qui, pour l'occasion, semblait avoir pris le parti de rester éveillé.

Ici, me suis-je dit, quelqu'un sait forcément ce qui s'est passé dans ce quartier résidentiel... À quel moment, je n'en sais fichtre rien mais enfin, il ne doit pas y avoir de « disparition » tout les jours dans le secteur ! Même en ce moment.

Mais comment pouvais-je enquêter dans un tel lieu ? On allait me prendre pour un policier. On me réglerait mon compte avant que j'aie pu obtenir aucun renseignement sur mon affaire ! Je ne saurais jamais qui je suis ! Je n'allais pas m'empêtrer à expliquer aux gens d'ici ce que je viens faire et pourquoi je suis à la recherche d'un criminel.

Je m'approche d'une table où de gros buveurs s'esclaffent mécaniquement. Je leur parle de la femme qui a failli mourir dans un attentat : ça

n'intéresse personne ici.

Je me mets alors à leur parler d'un système de serrure caractéristique des petits immeubles de la résidence des Acacias. Je pousse le détail très loin. Cela semble déplaire à mes interlocuteurs. Un grand bonhomme aux muscles saillants fonce sur moi et me demande d'un ton agressif ce que je leur veux, à lui et à ses amis.

À ce moment, me vient une révélation. Son visage s'approchant à grande vitesse, je n'en crois pas mes yeux. Mais c'est lui, j'en suis convaincu !

Il sait tout, il a compris d'instinct où je voulais en venir et il s'apprête à me donner une leçon avec la claire intention de la rendre définitive !

Je le regarde dans les yeux. J'esquisse le sourire *le plus malsain qu'il soit permis* en lui faisant le signe de la mort, – le doigt qui glisse le long du cou pour signifier qu'on a l'intention d'égorger son interlocuteur, qu'on s'y apprête !

L'homme a cogné le premier.

Je me suis relevé dans une ambiance devenue soudain électrique dans tout le bar. Les habitués se sont vite groupés en cercle autour de nous qui formions l'attraction de ce soir. L'homme que j'avais en face de moi était une vraie brute, je l'avais sous-estimé dans un premier temps. Mais je n'ai pas cherché à comprendre plus avant. Je me suis jeté sur lui et je me suis servi de mes

mains comme de pelles mécaniques et de mes doigts comme de perceuses électriques.

Du coup, mes mains lui ont labouré le visage en un temps record avant de creuser et de percer le cou gras et nerveux. De cette tête j'arrachais ce que je pouvais arracher... Mais je ne me suis pas arrêté là. Je me sentais la force d'effectuer une véritable découpe du corps à mains nues. J'ouvrais donc en deux le buste profondément entaillé en poursuivant de creuser dans le tronc en déchiquetant tout ce qui résistait.

Je suis descendu à l'estomac, ainsi. Des clameurs dans mon dos exaltaient le forfait ignoble que je venais de perpétrer. J'ai appris peu après que le spectacle avait plu à monsieur Seguelers qui se proposait, paraît-il, de m'embaucher.

- Dites à monsieur Seguelers que je le remercie mais... J'ai souscrit récemment aux Assurances immatérielles du Bien, vous comprenez ?

- Uh, uh, répondait l'émissaire.

Je suis sorti.

L'air était humide ce soir-là. Je me dirigeais finalement vers le domicile que j'avais inutilement quitté. Là, peut-être, je trouverais quelqu'un. L'occupant légitime des lieux, peut-être ? J'avais peut-être présumé de la mort d'un homme qui pouvait être en déplacement ! Il

reviendrait à un moment où à un autre de son voyage. Et moi, en le cambriolant, j'aurais fini par m'installer, croyant être chez moi, m'identifiant à cet homme parce que, comme moi il vit seul et peut-être a laissé quelques traces nostalgiques d'amours passées qui m'auront ému... À peine rentré, je vérifie les photographies qui punaisées sur les murs de la chambre, en désordre.

L'une d'entre elles attire plus particulièrement mon regard : cette femme assise à une terrasse, fumant une cigarette... J'aurais bien pu la rencontrer, aujourd'hui même. Elle aurait peut-être péri dans l'attentat stupide dont j'avais été le témoin mais elle aurait été là, du moins, je lui aurais parlé. Je l'imagine, mourante, me demandant :

- Vous avez du feu ? Mon briquet...

Et sa voix s'éteignant, la cigarette roulant (car si elle a réchappé au « coup du briquet » fomenté par telle officine postgouvernementale, l'homme isolé qui ne représentait aucune doctrine devait lui reprendre cette chance de vie décidément précaire !), l'inconnue meurt.

Heureusement qu'il y a du whisky à la maison. J'ai arraché mes yeux au spectacle figé de cette terrasse si merveilleusement habitée à cet instant.

J'ai retrouvé l'air docile du foyer et tous ces

petits confort qui ne souffrent pas la contradiction. Je me suis convaincu que tout était en ordre. Le contrat que j'avais signé, il fonctionnerait. On ne pourrait m'en refuser le bénéfice, c'était obligatoire. Le problème de mon identité était secondaire. Il suffirait que je parle de l'inconnue... À défaut, je parlerais de mes « bonnes relations » avec monsieur Seguelers. Au pire, j'éliminerais l'importun.

Non. Je devrais éviter d'en venir à ces extrémités. Pourtant, il faudrait que je trouve une solution. Même si je doutais qu'on décele jamais mon existence dans cet appartement qui n'a (si je me souviens bien) été visité jusqu'ici que par l'agent des assurances.

Dehors le jour se lève. Je termine la bouteille de *sky*. Il n'y a pas de raison que je ne retrouve pas l'inconnue. Elle n'était pas à la terrasse, c'est presque certain. A-t-elle réellement réchappé du traquenard qu'on lui tendait ? C'est douteux., tout est douteux ! Mais je suis convaincu de pouvoir la retrouver. L'amour est capable de déceler les signes de la fatalité agissante dans les paysages les plus désertiques, croyez-moi ! Et cette femme lumineuse, saura-t-elle quelque chose de celui que j'ai enterré dans un sous-bois pour m'emparer de sa vie, toute sa vie ? Seul l'homme du *Round Corner* aurait peut-être pu me dire quelque chose. Au lieu de cela il m'a

provoqué au combat et obligé à le tuer. Quelle drôle d'existence tout de même. Quand je pense qu'on me propose un emploi et que je suis obligé de le refuser à cause de cette situation embarrassante. Alors que je devrais me croire protégé, – car je le suis enfin !

Qui serait plus fondé que moi à se penser en sûreté ?

*

J'étais convenu avec moi-même de ne plus repenser à ces événements confus et un peu attristants. Je décidais dès le lendemain de retourner à une terrasse de café, un peu plus éloignée que l'autre. Le ciel était mauvais, on sentait qu'il allait pleuvoir d'un moment à l'autre. Les gens le criaient presque, dans les rues, s'exclamant :

- Comme tout cela est aigre !
- À qui le dites-vous ! J'en ai l'humeur maussade...

On raconterait ce qu'on voudrait. Moi, ce que je voulais, c'était ce qu'il y a de plus modeste, au fond : une occasion de paix et de sérénité, de repos en somme, un temps durant lequel je puisse me remettre les idées en place, prendre des décisions si cela est nécessaire.

Les terrasses se faisaient rares en cette période de l'année qui aurait dû les voir se multiplier au contraire, en particulier sur les boulevards et les grandes avenues. Le mois de mai était d'une

pluviosité exceptionnelle. Les cafetiers enrageaient ostensiblement tandis que d'autres s'inquiétaient de possibles crues du Sélaïv, qui n'était pas si loin d'ici après tout. Néanmoins, j'ai fini par trouver ce que je recherchais.

Le café était situé sur une place disgracieuse mais avantageuse pour ce qu'elle offrait d'espace pour installer une terrasse quand bien même il pouvait paraître ridicule d'étaler par dizaines tables et parasols comme on voit dans les lieux hautement touristiques alors que cette place n'était guère qu'un espace vacant, servant de carrefour au croisement de routes qui convergent à ce point de la ville sans que la vie en soit changée. Je ne m'intéressais pas tant au point de vue dont je pouvais bénéficier, d'ailleurs. J'étais, il faut bien le comprendre, dans l'attente d'une rencontre qui devait changer le cours de mon existence – mais aussi de celle que je ne pourrais manquer de reconnaître – dont je ne savais ni le nom ni la physionomie, au fait.

J'ai commandé un premier café qui m'a paru extrêmement corsé. Le goût n'en était pas désagréable mais l'on avait le sentiment, en le buvant, que les nerfs s'en trouvaient directement affectés. Je buvais gorgée par gorgée, prenant soin de reposer ma tasse après chacune d'entre elles pour observer les allées et venues qui

animaient le quartier, de loin en loin. Des gens s'étaient donné rendez-vous dans ce bistro. Statistiquement, il y en a toujours qui sont en avance tandis que d'autres sont en retard. Concrètement, cela se traduit par des séquences typiques. Un homme boit une bière en faisant mine de la déguster alors qu'il est manifeste que sa pensée est toute entière tournée vers ce fameux rendez-vous qui ne vient pas. On sent de l'inquiétude percer dans son regard. La porte s'ouvre : il ne peut s'empêcher de lever la tête. Le mouvement du cou est presque suppliant. La lumière décline à cet instant. La personne qui entre ne correspond à rien, en effet : c'est un monsieur très affairé qui vient acheter des cigarettes et qui s'agace parce qu'il y a plusieurs personnes devant lui.

Certaines jouent à des jeux de hasard.

Je savais bien que j'attendrais en vain, pour ma part. Je n'éprouvais pas la nerveuse impatience de ceux qui scrutent l'horizon en quête d'un rendez-vous qui tarde à venir. J'avais la tranquille assurance de ceux qui savent ce qui doit arriver car ils ont souscrit le contrat le plus adapté à leur situation, même s'ils ne savent plus qui ils sont réellement ils peuvent dire : « Je devais rencontrer une femme à la terrasse d'un café ». Le contrat ne stipule pas si elle était censée survivre à la rencontre. Mais je me suis

mis en tête de sauver cette femme à tout prix, comprenez ? Je savais déjà qu'il ne fallait pas qu'elle utilise son briquet. Je le lui aurais arraché des mains si cela s'était avéré nécessaire. Je me serais jeté sur elle, quitte à la révolter en passant pour une brute lascive qui entendrait profiter d'elle sans même lui demander son consentement.

- C'est pour votre vie, vous comprenez ?

Et je l'aurais embrassée comme un acteur américain au milieu d'un carnage (Dieu sait pourquoi la scène a pris cette allure de carnage, d'ailleurs).

Il y a un agent des services secrets d'une puissance étrangère à la terrasse d'en face. Assis comme moi à une table, il déguste un cognac, semble-t-il. Il a pour mission de me ridiculiser, j'en suis certain à ce moment. Devant celle que j'attends. Les gens font mine de ne pas s'apercevoir de sa présence mais il ne cherche pas à passer inaperçu : le costume passé qu'il porte, la fine moustache d'un style démodé, le numéro d'un journal international qu'il fait mine de lire, tous ces éléments appartiennent à un ordre de choses aisément identifiable. C'est un peu comme si l'on avait installé un bureau au nom de l'agence gouvernementale pour laquelle l'agent exerce. Il est là, attendant lui aussi avec une patience infinie que quelque chose

survienne, qu'il attrapera dans son champ de vision pour en traduire sans délai un rapport détaillé.

Je devrais l'abattre sur-le-champ, cet homme du diable ! Mais je sais qu'il y a mieux à faire. Il faudra en finir à un moment, certainement. Mais dans l'attente, il faut laisser les choses se mettre en place. Les gens qui passent, qui s'arrêtent... Rien de tout cela n'est dénué de sens, croyez-moi. Je sais que les déplacements à cette terrasse comme à celle qui lui fait face doivent peu au hasard. Pas une des personnes qui s'attarde sur cette place aujourd'hui ne la traversera sans que sa vie entière ait été passée au crible par des agents chargés de déjouer les atteintes à la réalité qui peuvent se manifester d'un moment à l'autre dans ce paysage anecdotique. Je reste donc posté. Je m'assure par précaution de la présence d'un *Browning* dans la poche intérieure de mon veston. Il est assuré à présent qu'elle ne viendra pas. Le piège est trop évident. Et moi, je suis un élément du traquenard ? L'appât, en quelque sorte ?

Voilà qui ne coïncide pas du tout avec le rôle que j'étais convaincu de tenir tout à l'heure, tant qu'il y avait une incertitude que j'exploitais surtout pour me donner une occasion de me reposer. C'était sans compter sur le café qui m'a tapé sur les nerfs de façon certaine. Et puis

l'agent qui s'est installé à la terrasse d'en face ! Sa gabardine était odieuse, je ne sais pas comment on peut s'affubler ainsi de nos jours. J'ai gardé mon sang-froid, buvant de petites gorgées d'un café qui s'épuisait, à force. J'imaginai qu'il allait encore s'ensuivre une fusillade. Une grande lassitude me venait, du coup. J'avais tant espéré prendre un peu de repos, pourquoi fallait-il que je me retrouve encore impliqué dans une action violente, sans objet puisque celle que j'attendais et que je n'étais apparemment pas le seul à attendre ne devait pas se présenter elle-même ! Et d'ailleurs, si elle se présentait...

Si elle se présentait, elle me demanderait :

- Qui êtes-vous ?

Ou bien :

- Quel genre d'agent êtes-vous donc ?

Et je n'aurais rien à répondre.

Donc, il valait mieux que je me batte : j'ai sorti mon *Browning* et j'ai tiré sur l'homme à la gabardine qui n'a pu que s'effondrer tête en avant et renverser la table et le parasol qui se trouvaient devant lui. L'incident a perturbé les trois ou quatre personnes qui avaient eu la mauvaise idée de s'arrêter à cette terrasse (alors qu'il pleuvait, tout de même). Je les ai également abattues, avec regret mais avec détermination, surtout quand j'ai vu s'enfuir une jeune femme

qui aurait très bien pu être celle que j'attendais !

Elle était magnifique, gracieuse même dans la fuite. Mais je tirais car une force irréprouvable m'ordonnait de le faire et son dos a bientôt été maculé de sang, le corps est tombé, j'ai crié aux gens de « ma » terrasse (celle dont je venais, en fait) :

- Hé ! Vous témoignerez et vous direz, hein ?

Je ne sais pas pourquoi j'ai commis ces meurtres, à bien y réfléchir. L'homme en gabardine, par exemple, ce n'était peut-être pas un ange mais enfin ! De là à estimer qu'il ait pu s'agir d'un agent des services secrets d'une puissance étrangère (et pourquoi étrangère d'ailleurs ?), il y a plus qu'un pont ! Certes, je pouvais revendiquer une certaine intuition... À des moments, peut-être. Scientifiquement, ce n'est pas défendable, bon... Mais je devais en finir avec ce type, c'était logique, n'est-ce pas ?

Je suis retourné chez moi pour relire les termes en italique du contrat que j'avais souscrit aux Assurances Immatérielles du Bien. Il me semblait qu'il y avait quelque chose là-dessus. Quelque chose qui serait rédigé dans un style ampoulé et alambiqué, pour décourager le bénéficiaire potentiel. Mais les luttes d'influence sont si féroces en ce moment ! Comment défendre l'idée qu'on puisse souscrire un contrat qui ne protège de rien de ce qui peut

survenir à un homme qui ne sait plus qui il est ?

Je recherchais des termes... Mais « homicide volontaire » était absent des clauses du contrat, ce qui me paraissait étrange. Pas même une mention de légitime défense. J'ai été pris d'un doute. Je me suis représenté que ce contrat n'était peut-être qu'une escroquerie. L'homme au costume parfaitement vissé au corps qui représentait cette société d'assurance était donc un usurpateur alors que moi-même, je me faisais passer pour l'habitant d'un logement qui n'était peut-être pas le mien, contresignant par habitude des documents qui ne m'étaient certainement pas destinés... Quelle béance réalitaire cet accord délétère a-t-il pas exprimé, quand on y pense !

En outre, il était désormais possible que je sois aussi l'assassin de celle que j'avais voulu sauver, un temps. Je repensais à mon geste avec regret. Pourquoi avait-il fallu que je tire plusieurs coups ? J'étais convaincu qu'elle ne réchapperait pas de ce massacre, sans savoir pourquoi les choses devaient se dérouler ainsi. Peut-être n'était-ce pas elle mais enfin ! Ces façons dénotent un instinct meurtrier que je ne me soupçonnais pas. Pensant cela, je caresse le *Browning* et mes yeux percent la nuit de la ville à travers la fenêtre.

Les ruelles sordides, humides et caveuses, où

l'on peut débusquer une âme en fuite... Ces fantômes de la nuit que personne ne recherchera, qu'on peut assassiner sans inquiétude particulière... Je délirais, saisi par une soif de sang invraisemblable.

Heureusement, à ce moment, on a sonné à l'interphone.

- Monsieur R ? Un recommandé pour vous !

- J'arrive.

Je suis sorti et j'ai descendu les étages sans attendre l'ascenseur. Le facteur m'a tendu un pli assez épais, enveloppé dans une feuille de cellophane d'un rose terne, presque gris. L'homme avait lui-même l'air surpris du paquet informe qui semblait contenir des choses liquides et des morceaux plus épais. Je l'ai remercié chaleureusement. Mais il m'a demandé de signer l'accusé de réception, ce qui m'a mis hors de moi. J'ai hurlé qu'il ne savait rien ! Qu'il ne savait rien du tout ! Je l'ai menacé du poing et je suis retourné chez moi, le paquet rose malsain entre les mains. J'ai déposé ce qui s'apparentait à une sacoche sur la table du salon. Et puis je suis redescendu.

Il fallait absolument que je retrouve ce facteur, que je lui remette la main dessus et que je l'interroge. Car enfin des questions cruciales se posaient : qui lui avait demandé de me remettre ce paquet ? Comment pouvait-on savoir

que je résidais ici ? Par quels intermédiaires a bien pu transiter ce pli d'allure maléfique ? Mais le facteur avait eu tôt fait de disparaître.

Peut-être l'individu n'avait-il d'ailleurs fait qu'emprunter les apparences d'un facteur alors qu'il remplissait une mission bien particulières ?

J'avais à présent chez moi une pochette dont l'enveloppe semblait être cousue dans de la peau humaine. Au lieu de l'adresse, on y avait marqué des inscriptions correspondant à un alphabet inconnu. Et l'intérieur de la pochette-enveloppe vivait, il y avait quelque chose comme un cerveau à l'intérieur !

Je me suis dépêché de ranger la chose dans le réfrigérateur pour ne plus avoir à y penser.

Certes, si je me remettais dans les dispositions où le facteur m'avait trouvé, je n'avais pas de quoi me réjouir. J'allais commettre une série de meurtres poussé par une force irrépressible. Je voulais absolument mettre à l'épreuve mon contrat d'assurance, d'une certaine façon. J'avais paniqué en pensant que je m'étais peut-être fait avoir avec ce représentant mais à présent, je retrouvais le sens des réalités.

Puisqu'un correspondant anonyme m'adressait des plis contenant des organes humains, soigneusement conservés en dépit des distances importantes que le courrier avait dû

effectuer, je ne doutais plus d'être le jouet d'une secte, ce qui expliquait beaucoup de choses à mes yeux mais n'allait pas sans susciter de nouvelles interrogations.

En effet, si j'en reviens à la lecture que j'avais entamée de ce contrat extrêmement détaillé mais difficile à parcourir, je ne suis pas certain que les cas d'enlèvements ou de manipulations exercées à distance (depuis la Nouvelle-Zélande, par exemple) entrent dans le cadre de la « Couverture universelle garantie » (CUG). Je n'ai pas encore été enlevé, à ma connaissance. Mais la manipulation, elle est attestée depuis quelques jours, je dirais... Oui, tout a commencé après la visite du représentant des Assurances immatérielles du Bien. L'homme n'est pas resté longtemps, quand on y pense. Mais il ne s'est pas passé un quart d'heure avant que j'éprouve une première vague de confusion.

Cette maison m'était parfaitement connue et pourtant je prenais conscience que je n'étais pas chez moi. Les certitudes qui me sont venues par la suite, je ne sais pas ce qu'elles valent, d'où elles me sont venues surtout, ont-elles été téléguidées ? Par quel biais en ce cas m'a-t-on inoculé ces certitudes décisives ?

La nature sectaire du phénomène que je commençais juste d'interpréter me semblait désormais acquise. Pourtant, il fallait faire

comme si de rien n'était. Le cerveau dans le réfrigérateur pouvait être l'instrument d'une machination destinée à me neutraliser. On alerterait la police. On expliquerait que j'ai voulu faire de mon réfrigérateur quelque chose comme la porte de l'enfer, ce qui ne s'obtient paraît-il qu'en plaçant dans le compartiment à légume un cerveau humain frais. Je n'ai jamais, quant à moi, donné dans ce genre de rituels barbares. L'enveloppe contenait-elle réellement un cerveau, d'ailleurs ? J'aurais été bien en peine de vérifier par moi-même.

Si je voulais réellement dérouter ceux que je devinais comme autant d'invisibles adversaires retranchés dans les recoins de mon champ de vision, je devais obligatoirement retrouver le chemin d'une terrasse, une autre, dont la configuration même serait un code mystérieux, accessible aux seuls initiés (même si je doutais d'en être). Ainsi, je retrouverais enfin celle dont j'avais tellement besoin en ces circonstances précaires !

Cette fois, j'ai eu la bonne idée de m'arrêter à un café dont la terrasse était couverte. Il pleuvait linéairement ce jour-là. On n'avait l'impression que ce début mai patinait, rejouant inlassablement les mêmes déceptions saisonnières et que soi-même, du coup, on allait reprendre des activités pareilles à celles de la

veille parce qu'il fallait passer un cap dont les limites semblaient se déplacer au fur et à mesure qu'on avançait.

On allait boire un verre, pas pour se détendre réellement, pas pour honorer des rendez-vous sérieux ou plaisants mais pour lutter contre ces jours amers dont l'instabilité était une chose molle et pesante, source d'oppression plus encore que de perturbation... J'ai demandé un café accompagné d'un verre d'eau.

J'avais besoin de ce verre d'eau. Je me rappelais précisément avoir eu plusieurs révélations face à un simple verre d'eau. Oui, d'authentiques inspirations qui soudain me rendaient évidentes des vérités extraterrestres. Je n'étais qu'une courroie de transmission dont le verre d'eau était le capteur essentiel.

La serveuse était d'une beauté particulièrement attrayante. Je me suis mis à faire tout ce que je pouvais pour attirer son attention. Je lui ai fait de grands signes pour qu'elle s'approche de ma table. Je lui ai parlé de tout ce qu'on peut voir à travers un verre d'eau... Elle ne m'a pas répondu. Elle s'est contenté de déposer le verre sur la table.

Un jeune couple est entré en coup de vent dans le café. Le garçon et la fille ont pris place au comptoir. La fille a dit au garçon qu'il y en avait des « rouges » et des « bleues » sans

expliquer de quoi elle parlait. Le gars ne donnait pas l'impression qu'il comprenait ce que la fille lui disait, ce qui m'a semblé drôle à entendre même si le spectacle de cette terrasse peu fréquentée commençait à m'irriter, dans l'ensemble. Et puis le café était sacrément dosé, ici aussi ! Mes nerfs y étaient très réceptifs.

Je me suis levé et j'ai voulu prendre place au flipper, profitant de l'absence temporaire de l'homme qui y était installé depuis un moment déjà.

Il aurait pu y avoir une rixe, là encore parce que le bonhomme en question était jusque là resté comme vissé à ce flipper. Il devait y passer le plus clair de son temps.

Il engloutissait une quantité impressionnante de pièces de deux euros qui avaient sans doute autrefois été des pièces de dix francs. Cet homme était un imposteur ! Il suffisait de l'observer un instant pour comprendre qu'il ne savait pas jouer, qu'il insérait ces pièces en vain, que les balles ne rebondiraient jamais tant qu'il serait à la manœuvre.

Je voulais absolument jouer pour montrer ce qu'il est possible de faire avec ce genre d'appareil. Il y avait, je l'admets, une intention ironique de ma part. J'aurais bien pu coller mon poing à la figure de ce type pour lui faire comprendre ce que je pensais de ses façons. Le

café très corsé que la belle serveuse m'avait amené m'incitait à ce type de comportement rude et même belliqueux. Je préférais cependant la tactique plus subversive qui consistait à me *substituer à lui*.

Parvenu devant la machine, je me suis mis à fredonner des airs des *Who*, comme « Pinball Wizard » ou « I'm free ». C'était de la provocation. L'homme qui allait revenir d'un instant à l'autre serait sans doute furieux et comment réagirait-il ? Ferait-il appel à des complices pour me donner une correction qui me dissuaderait à tout jamais de recommencer de pareilles expériences. Je puis sans l'ombre d'un doute assurer que l'homme qui accaparait le flipper (le seul appareil de ce type dans le bar) depuis un temps indéfini était un agent au service d'une force occulte, peut-être un homme de main de la même secte qui m'avait adressé le pli contenant une matière d'allure cervicale dont je n'avais que faire !

Je soupçonnais un coup monté, je crois l'avoir déjà dit.

Je pouvais être mis en cause avec ce morceau de cerveau dans mon réfrigérateur ! Peut-être le type du flipper était-il parfaitement informé de ma situation...

Il fallait donc que je sache, en l'obligeant à réagir, de quelles informations l'homme

disposait. Et (chose qui s'avèrerait plus coriace), il fallait également que je fasse l'épreuve de ses complicités.

L'homme a fini par revenir. Voyant que le flipper était occupé, il est allé au bar et a commandé une bière, à ce qu'il m'a semblé (il n'est pas évident de surveiller ce qui se passe dans un bistro quand on joue au flipper). C'était moi qui tenais la situation en main désormais. J'en étais convaincu.

Au bar, l'homme a échangé des paroles curieuses avec la serveuse.

- Vous avez vu ce qu'ils ont fait des tires ?
- Il y en avait des vertes, je crois ?
- Non, des rouges, des bleues et... Mais pas de vertes, non.
- Dommage ! De toutes façons, il n'y en a plus, là ?
- Tout est parti en une semaine.
- Ils les ont toutes casées, alors.

Décidément, cette serveuse avait l'air très informée. Je n'entendais pas tout ce qui se disait car les balles rebondissaient à tort et à travers dans le circuit dont les raquettes claquaient sans arrêt. Je ne suis pas un très bon technicien mais comparé à l'individu qui continuait de comploter dans mon dos, j'apparaissais comme un authentique joueur, j'étais à ma place.

Pourtant, je m'en voulais d'avoir quitté mon

siège.

J'étais beaucoup plus vulnérable dans cette situation qu'assis à la terrasse (le meilleur des emplacements, assurément). Je ne parvenais pas à me laisser aller au jeu. Mes réactions étaient correctes mais mon esprit était en panique. J'avais beau me répéter à l'envi que j'étais couvert – et même plutôt bien couvert – je restais en alerte, incapable d'estimer le taux de falsification de la réalité dont le débit de boisson faisait l'objet et moins encore d'identifier les responsables de ces manipulations.

Quand une femme près de moi m'a adressé la parole, j'ai sursauté. Ma nervosité n'avait pas baissé d'un iota. C'est étrange à dire mais si cette voix avait été celle d'un homme, je crois que j'aurais réagi différemment : j'aurais commencé par maîtriser physiquement mon interlocuteur. Je n'aurais pas pu imaginer autre chose qu'une intention hostile.

La voix qui me parvenait portait en elle toutes les promesses, en revanche. Enfin elle m'arrivait. Enfin elle était là, en moi. Elle m'avait reconnu, pas un autre et seul parce que, le seul, je veillerais à ce qu'elle se déleste de son briquet pour prendre le mien, si bien entendu...

- Vous avez du feu, s'il vous plaît ?

Le rêve se matérialisait. Le temps qu'il m'a

fallu pour tourner la tête de son côté m'a paru extraordinairement long. Je la découvrais enfin : belle, pareille à ce que j'avais rêvé. Sa seule présence manifeste une sérénité que rien ne paraît devoir troubler, pas même les attentats qui la menacent. Son regard n'est que magnétisme. Ses yeux sont une hypnose de tous les instants... Et moi, je m'apprête à bredouiller les quelques mots qui me reviennent dans cet échange inaugural. Seulement, je m'aperçois que je n'ai pas mon briquet. On me l'aurait chapardé ?

J'ai regardé la table où je m'étais installé en arrivant. La tasse et le verre d'eau vide y étaient encore, pas le briquet. Je fulminais.

- Venez avec moi !, lui ai-je dit d'un ton autoritaire.

Nous sommes sortis ensemble du bistro. Le prétendu joueur a repris position avant même que j'aie eu réglé l'addition. Nous nous sommes engagés dans les rues de l'Oegmur. J'essayais de lui expliquer la situation, telle que je la voyais :

- Vous auriez pu exploser, made... mademoiselle ?

- Mademoiselle, oui. On a essayé de me marier un jour.

- Et alors ?

- Je voulais me marier à Dieu. On m'a présenté des curés qui n'avaient hâte que de se

défroquer, on m'a inscrite à des couvents... Tout cela me sortait pas les yeux.

- Et depuis...

- Depuis lors, cher monsieur, je ne fais que courir les plus grands dangers ! Cette histoire de briquet n'est qu'une vague plaisanterie de ce point de vue.

- Mais qui cherche à vous détruire, enfin ?

- Plusieurs factions néantistes se sont mises sur mon dos, si je puis dire. Une agence sataniste dont le gourou est un homme divorcé qui a lui-même tenté d'assassiner son ex-femme par tous les moyens...

- C'est un sport national, dans votre pays !

- Ne m'en parlez pas. Iglotoir n'est pas très loin, il faut bien le dire.

- Le gouvernement a-t-il tenté de vous détruire ?

- Je n'ai pas pu identifier toutes les attaques, monsieur R. Certaines étaient peut-être gouvernementales.

- Et les extraterrestres ? Vous avez eu affaire à des extraterrestres ?

- Diable, vous délirez ! Vous vous êtes drogué ou l'on vous a détruit psychiquement ?

- Le Diable ? Uh, uh...

Une ombre a passé.

Je restais pensif. Nous n'étions qu'à quelques dizaines de mètres de chez moi à présent. Le ciel

était d'un gris opaque, c'était le ciel d'une prémonition. Et moi, je me rendais compte que j'allais introduire dans une maison qui n'est pas la mienne une femme dont je ne savais rien, qui correspondait manifestement à l'image que je m'en faisais mais qui pouvait bien être une activiste appartenant à une obédience dissidente et violente. Je prenais des risques infinis, oui. Qui plus est, le feuillet correspondant à la « Couverture universelle garantie » (CUG) était resté posé en évidence, sur la table. Déjà que j'avais perdu un briquet, si en plus on me subtilisait mon assurance...

J'imaginai la tête de l'employé obtus qui me demanderait, quand je voudrais déclarer la disparition du document :

- C'est à quel nom ?

Heureusement, elle ne m'a pas du tout posé ce genre de questions. Nous avons sciemment omis ce point. Sans doute connaissait-elle de près la situation pénible de celui qui se réveille, un beau matin, sans aucune certitude sur son identité.

- Du coup, les gens vous appellent « monsieur R ». C'est ridicule. On pourrait tout aussi bien vous appeler Joe.

- Oui. « Joe R », vous voulez dire ?

- Pourquoi pas ?

Pourquoi pas en effet. Cela ne m'amusa pas

beaucoup. Elle était moins sollicitée à ce sujet. Les gens lui disaient « Madame » ou « Mademoiselle » et elle les corrigeait toujours. À ceux qui l'appelaient « Madame », elle répondait sèchement : « Mademoiselle ! » et inversement, toujours avec un ton tranchant, un peu acerbe.

J'ai retrouvé très vite un briquet en état de fonctionnement qu'elle a pris entre ses doigts magnifiquement longs en esquissant un sourire discret mais qui lui transformait tout le visage en l'irriguant de mille rais de lumière insoupçonnables sur sa peau.

Je lui ai proposé de s'asseoir. Elle a pris place dans le grand canapé mou au style un peu pompeux qui trône dans ce salon.

Je lui ai proposé un apéritif. On n'était encore qu'au milieu de l'après-midi mais elle a pris un whisky. Je l'ai accompagnée.

- À nous !, a-t-elle lancé sans ferveur particulière.

- Et au *sky* !, ai-je complété en partant d'un rire sec.

Elle a ri à son tour, d'un rire très léger qui m'a paru très doux. Nos lèvres se sont approchées en harmonie des parois de nos verres. Le précieux liquide doré s'est diffusé dans nos palais émerveillés (ce whisky n'était pas un vulgaire *sky* mais un cru irlandais d'une extrême rareté).

Elle a reposé son verre avec ce calme souverain qui la caractérise pour récupérer son sac à main qu'elle a tiré à elle (un sac plutôt volumineux, d'ailleurs).

Lentement, elle en a extirpé un revolver qui n'était autre qu'un *Magnum*. Elle a pointé l'arme dans ma direction, sans changer vraiment d'expression. Elle m'a juste demandé, en détachant chaque syllabe :

- Qu'avez-vous fait du corps de mon mari ?

*

Comprenez mon trouble : cette ravissante jeune femme qui pointait un revolver de gros calibre dans ma direction, je la trouvais singulièrement excitante.

Cela peut paraître absurde et même révoltant, je le conçois mais l'imminence de la mort conjugée à l'élégance de sa silhouette qui oscillait lentement (elle éprouvait le besoin de se déplacer légèrement pour mieux me viser, semble-t-il) au lieu de me remplir de terreur m'ont plongé dans une torpeur sentimentale invraisemblable. La pauvreté sexuelle du jeu (il suffisait qu'elle tire pour que tout s'arrête sans que jamais il y ait eu le moindre contact entre nous) ne m'échappait pas mais le résumé d'une nuit d'amour en une simple déflagration éliminatrice me donnait le sentiment d'avoir, pour l'espace d'un instant, atteint au sommet de l'extase amoureuse. Je n'avais qu'un désir : qu'elle me tue. Et dans le même temps, j'aurais voulu que cet instant ne s'arrête jamais, sans

rien perdre de son instantanéité toutefois.

Je ne crois pas qu'elle partageait mon émotion. Elle paraissait effectivement très fâchée de la disparition de son mari, à tout le moins de son corps. Je me rappelais vaguement avoir erré, à plusieurs reprises, dans une forêt boueuse aux limites de la ville. Je lui explique que j'y suis retourné même pour rechercher les restes d'un homme dont j'ignorais s'il était son mari mais enfin, pourquoi pas ?

- Vous le reconnaîtriez ?, lui ai-je demandé comme si j'avais été moi-même un inspecteur de police cherchant à démêler le vrai du faux dans ce qui s'apparente à un drame conjugal.

- Ne vous moquez pas de moi. Dites-moi simplement ce que vous avez fait de ce maudit cadavre. N'espérez pas vous en tirer en mourant rapidement. Je commencerai par tirer plusieurs coups de feu dans vos jambes et dans vos bras, je vous détruirai le sexe au passage, avant de vous torturer savamment pendant plusieurs jours.

Je délirais. Cette femme était décidément ce qu'il y a de plus exquis au monde. Mais je ne me laissais pas démonter (si je puis dire).

- Vous savez, madame, beaucoup de gens disparaissent en ce moment. Beaucoup de gens, oui. Et l'on ne vient pas me demander des comptes pour chacun d'eux. Au pire, madame,

on peut parfaitement faire jouer les assurances. Savez-vous (enfin, non vous ne pouvez pas le savoir) que j'ai souscrit tout un récemment un contrat d'assurance en or ?

- Ah oui ? Et vous leur avez donné le nom de mon mari ?

- Je ne pouvais pas ! Si votre mari est bien l'homme qui habitait dans cet appartement (ce qui m'étonnerait car il avait des habitudes de célibataire, si vous voyez ce que je veux dire), sachez que je ne l'ai jamais rencontré à ma connaissance. Voilà plusieurs jours que je cherche sa trace activement. Je finirai par croire qu'il n'y a jamais eu personne autre que moi ici ! Et votre mari, il aurait fait quoi dans cet appartement ?

- Vous le rencontriez, monsieur... Je n'ai pas besoin de faire le détail de vos rencontres.

- Euh...

- Vous vous croyez malin ! Vous essayez de m'embobiner ! Vous me prenez pour une folle peut-être ?

- Ah non ! Je vous rappelle que notre rencontre était programmée de longue date : je devais vous proposer du feu parce que votre briquet a explosé à la face d'un pauvre homme qui vous avait sollicité pour allumer sa cigarette... Il est vrai que vous auriez pu mourir de mille autres façons. Je n'exclus rien ! Même

une rupture d'anévrisme, madame. Je suis surtout déçu de vous savoir mariée.

- Taisez-vous !

J'ai cru qu'elle allait enfin tirer. Mais elle est restée figée devant moi, comme si elle s'était soudain absorbée dans une réflexion vertigineuse. J'aurais pu profiter de la situation pour la désarmer, c'était facile pour un homme d'action comme moi face à une femme qui tenait sans doute un revolver pour la deuxième fois de sa vie. Mais comme je l'ai déjà indiqué, la situation m'excitait extraordinairement.

La perspective de souffrir des jours et des jours entre les mains de cette femme dont l'imagination se libérerait à mesure qu'elle verrait mon corps se détruire et changer de physionomie me rendait fou, incapable de penser.

Tout ce que je venais de dire m'avait été dicté par la seule émulation du moment et j'aurais pu perdre tout self-control au cours de cet échange. Or, à présent elle restait muette devant moi, toujours aussi menaçante mais apparemment perplexe.

Les secondes ont passé, puis les minutes.

Elle réfléchissait intensément. Elle était magnifique, vraiment. Mais je voyais bien que son attention se détournait de moi. Se rendait-elle compte qu'elle s'était trompée de meurtrier ?

Je comprenais qu'elle n'irait pas au bout, qu'elle ne tirerait jamais. Mes illusions se sont évanouies dans ce silence insistant qui ne laissait à entendre que nos deux respirations combinées, aussi sonores d'ailleurs l'une que l'autre.

Du coup, j'avais envie de lui jouer un mauvais coup et de me précipiter soudain à travers la fenêtre qui n'était pas très loin de moi. Un scénario macabre en vérité ! Mais en la regardant, je comprenais que rien ne se déroulerait comme le type des Assurances immatérielles du Bien (AiB) me l'avait promis.

J'ai réellement douté à ce moment de la fiabilité de la « Couverture universelle garantie » (CUG).

En voyant cette femme perdue en elle-même, je me disais :

- Voilà tout le drame de la réalité ! Cette jeune épouse voit son mari disparaître. Elle le recherche dans un autre... Mais c'est pour le tuer ! Et quand elle parvient au seuil de son forfait, il lui vient une toute autre idée... Laquelle ? Je serais bien en peine de le deviner. Ses yeux sont maintenant vides et inexpressifs. Ils ne dévoilent plus ni tendresse ni colère ni amour ni haine. Je pourrais me servir un café ou un *sky* sans qu'elle s'en rende seulement compte.

- Taisez-vous, monsieur R ! Vous m'ennuyez

avec votre psychologie issue de je ne sais quelle production sérielle de littérature sentimentale ! Je vais vous abattre ! Je vais vous abattre !

Mais elle reste figée et pas un coup de feu ne se déclenche. Je me rends compte que je parlais seul au lieu de penser en moi-même et qu'elle a entendu tout le détail de mon raisonnement.

Je voudrais lui dire que son mari est à Dunkerque, je n'en ai pas la force.

Comment lui expliquer les grandes promenades que lui et moi nous nous octroyions sur cette plage venteuse où le sable et l'air se mêlaient pour buriner nos peaux amollies par la volupté ?

Et encore... Comment lui expliquer que je ne suis pas convaincu que tout cela ait réellement eu lieu ! Quand bien même je lui décrirais avec la plus grande précision au monde les détails de notre séjour...

L'hôtel tenu par de vieilles personnes charmantes qui ne cessaient de nous offrir des bonbons... Le bruit constant des canalisations qui se répercutait de chambre en chambre, jour et nuit... La bizarrerie d'une rencontre qui, l'un dans l'autre, n'aurait pas dû avoir lieu... Le désarroi de cette femme que son mari trompait avec un autre homme, ce qui la blesserait plus que tout peut-être, au point qu'elle viendrait à se venger en éliminant l'homme qui lui avait pris

son mari ?

Mais encore... Pouvait-elle même imaginer qu'à la fin, au terme d'une ultime étreinte clandestine dans les dunes chaotiques de Malo, j'égorgerais froidement l'individu dont j'avais goûté succinctement la peau avant de lester le corps pour le perdre sous la mer.

- Je me suis ravisé, madame...

- Mademoiselle !

- Oui, enfin... Au début, je pensais le jeter à l'eau après l'avoir lesté. Mais à la faveur de la nuit, j'ai vu apparaître un étrange petit bateau à moteur électrique qui était attendu par des hommes cagoulés. Le bateau s'est enfoncé dans le sable de la plage. Les hommes de la mer et ceux de la côte se sont salués, ont échangé des mots en anglais...

- Qui étaient-ils ?

- Je crois que les occupants du bateau étaient des Néo-Zélandais, mademoiselle.

- Madame !

- Oui, bref... Ils sont partis ensemble, laissant le bateau sans surveillance. J'ai découpé le corps (heureusement, j'avais gardé un couteau bien affûté sur moi) et j'ai fourré les morceaux dans les caisses qui devaient être chargées à bord du bateau.

- Mon mari a été dispersé dans des caisses de cocaïne ?

- Non, madame. Il y avait de la cocaïne mais aussi de la résine de cannabis et des sachets d'héroïne, de l'opium je crois également, des nuines aussi...

- Des nuines ?

- Oui, madame.

- Mademoiselle ! Je vous l'ai déjà dit. Mon mari est mort, je vous le rappelle.

- Comment savez-vous si c'était lui ? Vous savez, j'en ai tué d'autres, ces derniers jours.

- Mon mari n'allait jamais au café. Vous, en revanche, j'ai l'impression que vous y passez vos journées !

- Je vous cherchais, mademoiselle. Je croyais que nous devions connaître le bonheur ensemble

- Vous voulez vraiment que je vous tue maintenant ?

- J'aimerais bien, oui.

Elle a fini par baisser le bras, ce qui a achevé de me convaincre qu'elle n'irait pas au bout de son geste. Je me suis rapproché de la bouteille de *sky*, déçu et amer comme après un rapport amoureux disharmonieux.

Pendant ce temps, à l'extérieur, la réalité n'en finissait pas de s'effondrer. Nous n'y prêtions aucune attention. Pourtant, le spectacle du dehors avait quelque chose d'effarant.

À travers la fenêtre on voyait un immeuble

qui fondait et s'affaissait sur lui-même. La pierre prenait la consistance d'une pâte à modeler ou même de la lave. L'immeuble se ramassait, écrasant en son sein devenu mou les dizaines d'habitants qui en étaient devenus les prisonniers. La matière mangeuse d'hommes était animée de mouvements circulaires comme ceux d'une bétonnière en action. Au cœur de cette bizarre mutation elle étouffait et écrasait ceux qui n'avaient pas pris le parti de se jeter du haut des appartements. Autour de l'immeuble en liquéfaction, la panique régnait.

Pour autant, ce drame inexplicable et ignoble me concernait à peine.

Mon invitée, quant à elle, ne devait pas avoir conscience du tout de ce qui se déroulait en face de nous. Elle s'est contentée de reprendre position sur le gros canapé ornementé pour faire face à son verre comme si le film de notre rencontre s'était de lui-même rembobiné. Elle a trempé ses lèvres dans le verre qu'elle avait jusque là à peine touché et a commencé à parler. Mais un voisin venait de décider de profiter de cet après-midi pour bricoler au moment même où la jeune femme (manifestement désemparée) voulait prendre la parole.

Je voyais une bouche merveilleusement dessinée s'ouvrir et j'entendais forer.

Ses paroles étaient absolument inaudibles, ce

dont elle ne paraissait pas se rendre compte. De mon côté, je ne parvenais pas non plus à l'interrompre. J'aurais pourtant voulu lui dire que je n'entendais rien ! Que ses paroles allaient au néant au lieu de m'atteindre ! Son air grave me dissuadait d'intervenir. Je hochais alors mécaniquement la tête comme un homme qui comprend et réfléchit à ce qu'on lui dit.

Qui plus est, le bruit s'intensifiait aussi à l'extérieur. Sans doute les pompiers étaient-ils sur place, ainsi que la police (forcément impuissante devant un tel phénomène), l'armée (une sorte de puissance ultime mais dont l'efficacité sur place serait médiocre) et des ambulances qui, quant à elles, s'avéraient bien utiles car certains rescapés avaient fait une chute qui aurait pu être mortelle (et qui l'a été pour d'autres) et étaient mal en point.

Nul doute ! Les journalistes aussi étaient déjà sur les lieux. Sans compter le badeau interloqué devant l'immeuble s'affaissant sur lui-même comme si la pierre était devenue une pâte molle et sans assise. La pierre se déversait, engloutissait les habitants qui ne pouvaient s'extraire. Le phénomène avait de quoi faire une belle une, non ?

Mais les importantes révélations de mon invitée, je ne pouvais les entendre. Me concernaient-elles ou étaient-elles comme une

longue introspection improvisée dans la nuit de cette conscience déchirée ? Je serais bien incapable, aujourd'hui encore, de trancher.

Ses yeux ne laissaient rien deviner. Ils étaient comme une pierre très dure que rien ne peut altérer. Au moment où votre regard les rencontrait, vos pensées s'évanouissaient. A-t-on jamais pu poser la moindre question à cette femme ? Peut-être n'avait-elle pas toujours été ainsi cependant. Que lui était-il arrivé ? Ce qu'elle me disait de son mari ne tenait pas debout : je n'ai jamais eu de relation homosexuelle et ce bonhomme, franchement, ce n'était pas mon genre ! Les tempes grisonnantes, le vieux parfum de VRP, la mallette aux coloris ignobles...

Je ne l'écoutais plus du tout à présent. Je m'étais posté devant la fenêtre en me laissant bercer par le bruit de la perceuse du voisin qui devait s'appliquer à faire des trous inquantifiables dans ses murs. De temps à autre, il changeait le forêt.

De mon côté, je regardais à la fenêtre des scènes d'horreur dont la femme qui avait menacé de me tuer n'avait manifestement aucune conscience.

Peut-être, au fond, ces visions révoltantes n'étaient-elles que le produit de mon psychisme en fuite devant la réalité que cette femme

voulait m'exposer, nonobstant la perceuse. Mais la perceuse était la plus forte.

Tout ce qui avait bercé mes espoirs flétrissait sous mes yeux, inexorablement, comme un paysage bucolique qu'on verrait s'appauvrir et se désertifier à une vitesse accélérée.

Dans ces conditions, le son de la perceuse au travail m'était plus doux que la voix de celle dont j'avais aveuglément espéré la rencontre. Sous mes yeux, le désastre se prolongeait.

Un temps aigre (ou maussade) soulignait la tristesse de la scène.

Je voyais les morts joncher le sol, les blessés se traîner comme des automates abîmés dont le mécanisme tenterait indéfiniment de se remettre en marche, les secours tenter de sauver ce qui pouvait l'être et prendre progressivement conscience qu'ils seraient finalement impuissants à résorber le malheur qui s'abattait sur l'immeuble, se déversant comme un jeu de dominos sur tout le quartier.

Je me sentais à l'abri cependant. Comme un homme dont les espoirs ont été réduits à néant, je ne prenais plus garde au danger, j'étais insensible à la souffrance qui m'était exposée, j'oubliais en outre mon interlocutrice dont la voix n'était plus qu'un forage de perceuse.

- Tout cela est bien aigre, finis-je par souffler pour moi-même.

- Qu'avez-vous dit ?

La perceuse s'était tue tout à coup.

La voix de la jeune femme avait résonné comme une détonation (j'ai même cru, un moment, qu'elle avait appuyé sur la gâchette de son revolver).

Je me suis retourné pour voir son visage effaré, un peu comme celui d'une épouse heureuse dont le mari lâcherait de façon brutale et inattendue :

- Écoute, ma belle, tout est fini entre nous. Je pars.

Bien sûr, il n'était nullement question de cela entre nous. Ce que j'avais imaginé et espéré, j'avais conscience depuis de longues minutes que ce n'était qu'un rêve inaccessible et allé et que cette femme ne faisait qu'obéir à de bien maladroites pulsions meurtrières. Mais réellement, je voyais que je l'avais choquée, et j'avais l'impression que mes mots la tourmentaient atrocement.

- Vous avez dit « aigre », monsieur R ?

Son regard était traversé d'éclairs haineux.

- Heu... Oui, pourquoi ?

- Vous vous moquez du monde ! Il n'est pas aigre du tout, ce temps ! Mais pas du tout alors ! C'est maussade, le mot juste.

- Si vous voulez, enfin...

- Comment donc, « si je veux » ? Il ne s'agit

pas de mon bon vouloir et vous le savez bien, espèce d'hypocrite. Si je ne me retenais pas...

Elle délaissa son revolver, cherchant quelque chose autour d'elle.

- Ne cherchez pas, madame : l'habitant de ces lieux n'a jamais eu de minitel chez lui. Vous feriez mieux de me finir avec votre arme à feu, là...

- Ce serait trop facile, monsieur R. Je vois bien que vous n'attendez que cet instant où vous placez vos fantasmes sexuels les plus torves. Je vous hais, je ne vous tuerai pas !

- Tirez, tirez !, rétorquais-je, hors de moi.

- Non ! Non ! Non !

- Bon... Allons boire un café alors.

- Sortons, oui. L'air est irrespirable. Vous arrivez à vivre ici ?

- Tant bien que mal, madame. Je sors beaucoup, c'est vrai. D'ailleurs, au risque d'insister...

Je n'ai pas eu à insister beaucoup cependant. Elle avait déjà gagné la porte et se tenait sur le palier. Elle me jetait des regards impatients, comme une femme qui attend son mari alors que son mari, je n'en étais sans doute ni l'amant ni le meurtrier (qui le dira ?) ni même le double fantasmé, si je puis dire.

Pourtant, j'ai éprouvé un réel plaisir à agir comme si nous étions unis de longue date par

les liens du mariage et que nous nous apprêtions à sortir pour une promenade rituelle.

J'ai enfilé une veste jaune signe de deuil et nous nous sommes engouffrés dans les escaliers de l'immeuble.

Nous avons traversé la ville à pas rapides, légers, comme si nos pieds avaient été portés par de petits nuages électriques disposés sous nos pieds.

Nous avons enfin découvert l'existence d'une terrasse étonnante de par sa situation aux limites de la ville. Le gérant du café se tenait droit devant la porte d'entrée. Une partie des tables était occupée. La terrasse bénéficiait d'un climat plus serein qu'ailleurs.

Ici, on était au *Soleil artificiel*.

*

À l'intérieur, une radio (ou un juke-box) diffusait une musique légère, dont le refrain ressassait : « Pour le meilleur et pour le pire / On ira à Chymonire » sur un air dansant mais surtout lancinant. Une chanson à rendre fou, en somme. Mais nous étions installés à l'extérieur, exactement comme je l'avais rêvé, sinon que la discussion entre nous s'avérait difficile et se bornait à quelques mots échangés sans affectation particulière. Je lui ai demandé ce qu'elle désirait boire. Elle m'a répondu mécaniquement. J'ai attendu qu'elle allume une cigarette. Elle ne fumait pas ou bien avait arrêté ce jour-là, je ne sais pas.

Le serveur est arrivé et a pris nos pauvres commandes. Lui non plus ne semblait accorder aucune importance, aucune signification particulière à notre présence.

J'éprouvais la plus grande rancœur du monde à l'endroit de ce café qui était moins un *soleil artificiel* (me disais-je en ricanant intérieurement) qu'un *soleil trompeur* (ce qui n'est pas tout à fait la même chose, on en

conviendra).

J'observais ma compagne (si je puis l'appeler ainsi) avec circonspection, me rendant compte que notre relation avait trouvé ses limites avant que nous n'ayons réellement fait connaissance. Je me disais que tout était gâché, dès lors qu'elle n'avait pas tiré sur l'homme qui représentait (on peut le supposer, du moins) tout ce qu'elle haïssait.

La haine était intacte dans son cœur. Elle se doublait du mépris qu'elle devait se vouer à elle-même puisqu'elle n'était pas allée au bout de son geste et que ma présence à ses côtés lui rappelaient l'erreur qu'elle avait commise soit en décidant de me tuer soit en me laissant en vie.

Les commandes nous ont été apportées par le même serveur qui avait sans doute été recruté pour ce qu'il était impossible de déceler sur son visage la moindre possibilité d'expression. Le café était amer. On ne peut pas vraiment dire « fort » mais il dégageait une amertume peu commune. Je m'en suis ouvert à ma voisine qui m'a répondu d'un simple « hum » avant de tourner légèrement la tête dans le sens opposé au mien, comme par cet infime signe du menton elle avait voulu signifier la fin de la communication. J'ai replongé le nez dans l'amertume de ce café, en me demandant comment conclure cette absurde séquence.

Je pouvais bien lui faire une scène après tout ! Elle me rejetterait, c'est certain ! Mais du moins lui aurais-je dit tout ce que j'avais à lui dire. Qu'y avait-il à dire d'ailleurs ? Si l'on laisse de côté toutes les banalités sentimentales dont je m'étais bercé jusqu'à cet instant fatal, ce n'était presque rien. Tout reposait, au bout du compte, sur une métaphysique qui ne se nourrissait que d'elle, présente ou à venir. Au passé, elle n'était pas un souvenir, même. Elle en offrait le contour, la temporalité même. Très bien. Mais cela ne donne pas la consistance du souvenir.

Elle aurait très pu n'être que la trace d'un rêve, d'une scène de film comme on en voit avant de les oublier à tout jamais, la figure imaginée d'une qu'on n'a jamais connue mais qu'un proche vous aurait évoqué si constamment sur une longue période, qu'à la fin vous vous en faites une image précise, toujours la même, qui se reprend et s'approfondit d'évocation en évocation.

Mais non : elle se tenait à côté de moi, rien moins qu'inaccessible, déterminée à ne plus jamais toucher un clope de sa vie, comme si cette disposition la garantissait de ne plus jamais avoir à m'adresser la parole.

Je pouvais encore me lever sans faire le moindre commentaire, laisser un large pourboire à ce serveur quasi automatisé et

tourner le dos sans même un au revoir à ce rêve d'hier qui serait tôt remplacé par d'autres moins guindés et exempts de ces absurdes points de fixation qui le rendaient incompréhensible, tel ce briquet qui n'explosa et qui n'explosera jamais, au grand jamais ! ou même cette terrasse qu'on devra bientôt replier puisque le temps aigre de ce mois de mai malencontreux ne permettra pas de rentabiliser cet espace par ailleurs dénué d'attrait.

Sans doute était-ce ce qu'il y avait de mieux à faire, vraiment. Et pourtant je ne me décidais pas.

Je me suis décidé à lui parler de l'étrange pli que j'avais reçu, peu avant notre rencontre. Ne sachant comment aborder la chose, je me suis exclamé (parlant un brun trop fort, sans doute) :

- Vous savez, j'ai un cerveau en ce moment dans le réfrigérateur.

Elle a paru interloquée.

- Enfin, je crois que c'en est un !, ai-je temporisé. Je ne vois pas ce que cela pourrait être d'autre.

- Je ne vois pas non plus, a-t-elle murmuré à ce moment, absorbée dans une pensée que je ne pouvais atteindre.

- L'enveloppe n'est qu'une peau humaine irisée, a-t-elle ajoutée. On l'a recouverte d'écrits magiques rédigés en *zerbotsgi* ancien.

- Hum.
- Vous ne savez rien de cela, a-t-elle continué prenant une voix beaucoup plus ferme, autoritaire même.
- Non, je ne sais pas grand-chose.
- Vous avez été choisi en fonction de votre ignorance de la situation.
- Vous me parlez de votre mari ?
- Quel mari ? Je vous rappelle que j'ai fait vœu de me marier à Dieu, à lui seul.
- En effet, j'avais oublié ce point. Pardonnez-moi, vous recherchez quelqu'un il me semble...
- Prévenez-moi quand vous mourrez ! Je vous attendrai de ce jour, je vous le promets.
- Et ce cerveau ?
- Vous savez aussi bien que moi ce qu'il en est : ce soir même votre réfrigérateur aura disparu ! Vous serez en panique. Vous irez prier dans une église insalubre de cette ville qui ne les entretient pas, pour nourrir chez l'habitant le sentiment de contrition. Vous serez impuissant devant l'événement que vous ne saurez expliquer à personne !
- Mais Jim... Et Henry... Et John ?
- Vous les appellerez en vain, monsieur R. Les uns ne décrocheront même pas. Ils vous auront clairement identifié comme celui qu'il faut effacer mentalement avant de le supprimer physiquement, si vous voyez ce que je veux

dire...

- Un peu, je crois.

- Les autres vous entendront débiter votre histoire sans queue ni tête – la disparition de votre réfrigérateur ! Ah, ah ! Excusez du peu, monsieur R ! Et vous voudrez leur dire : « L'enfer ! » mais ils auront déjà raccroché, vous croyant fou.

- En effet... De toutes façons j'avais perdu leurs coordonnées depuis longtemps, je n'y pensais pas sérieusement. Mais enfin, mademoiselle...

- Madame !

- Oui, oui. Vous pouvez m'expliquer ce que l'enfer a à voir là-dedans ?

- Ce serait trop facile... Il faut que vous cherchiez par vous-même, monsieur R, ce serait trop simple... Uh, uh. Réfléchissez encore... Vous êtes dans la nuit, la nuit profonde (ce qui veut dire « quête de la lumière » quand on y pense). Vous cherchez un commutateur et puis...

- Là, ça coince.

- Pas de commutateur ! Et vous n'y voyez rien !

- Parfois, c'est mieux ainsi.

- Vous vous attendez à découvrir un cadavre ! Une série de cadavres ! Un effroyable carnage !

- Comme parfois on en voit en cauchemar, oui.

- Mais c'est le Diable qui attend que vous ne trouviez l'accès au bouton d'éclairage. Assis derrière un charmant petit bureau de bois, il fume une cigarette longue en vous considérant de son regard froid, minutieux et ironique.

- Le Diable en costume queue de pie, oui...

- Le Diable moderne, monsieur R ! Un diable qui se connecte régulièrement au minitel, un outil très utile quand on veut organiser un sabbat, par exemple.

- Oui mais enfin, vous n'aviez pas besoin de mon réfrigérateur pour cela !

- Détrompez-vous, Joe R. Nous avons besoin non seulement de votre réfrigérateur mais également de tous les tourments de votre existence. Une existence pitoyable comme la vôtre, ça ne se perd pas monsieur R ! ça se conserve avec soin (d'où l'idée du réfrigérateur).

- C'est immonde ! Vous allez me mettre la tête dans ce réfrigérateur !

- Ce n'est qu'un passage, voyons ! Il ne faut pas vous inquiéter puisque votre enveloppe charnelle seule sera congelée. Votre âme, quant à elle, crépitera dans le feu de l'enfer sur un rythme épais, au son de guitares électriques saturées au nombre de trois mille environ, des guitares qui semblent hurler de douleur mais qui ne font qu'exprimer une feinte compassion à votre endroit, au mépris de vos souffrances...

Bref, il faut vite que nous retournions chez vous car l'affaire est d'importance et j'aimerais passer à autre chose, voyez ? Ce n'est pas que vous m'ennuyiez mais...

- J'hésitais jusqu'ici entre plusieurs comportements que je pouvais également adopter à votre endroit : partir sans un mot ou vous couvrir d'insultes... Je crois que nous ne nous comprendrons jamais. Je dois partir à présent. Adieu !

J'ai attrapé le bus qui passait à ce moment à l'angle d'une rue voisine. J'ai demandé au conducteur de filer très rapidement à travers les rues pavillonnaires. L'homme semblait s'ennuyer et cette idée lui a bien plu. Il n'y avait pas grand-monde dans le bus. Les gens qui y étaient installés avaient tous fait un voyage long et monotone. Ils étaient assoupis. Il y avait de sévères ronflements ! Le conducteur s'est pris au jeu de foncer à vive allure sans plus se soucier du tracé régulier de sa ligne. Le chaos que j'avais en tête était apparemment communicatif (ou viral). L'homme m'a laissé aux limites de la ville et a poursuivi son chemin en zigzaguant comme s'il avait été ivre. Il pousserait sa route jusqu'au désert, c'était presque certain. Et là...

Oui, après tout. Là ou ailleurs... C'est ce que je me disais aussi en longeant machinalement la ligne crémeuse qui avait dû être une route

autrefois, sans savoir vraiment où aller. Le désert ! Mais je les enviais, ces voyageurs perdus dans l'ennui d'un trajet qui ne connaîtrait pas de fin. Ils s'éveilleraient à demi, regarderaient à travers la fenêtre sans jamais percevoir de changement au paysage de sable où le bus s'enfoncerait en zigzaguant toujours, ils se rendormiraient pour un temps indéterminé et leur reste de vie ne serait qu'une boucle s'affaissant sur elle-même au rythme de ses rotations, noyé de jaune. J'enviais cet anéantissement mental qui me faisait figurer ma conscience réduite à une circulation lente et aléatoire de millions de particules de sable sous la pression d'un temps sans force.

Ainsi, j'oublierais. C'était un but en soi, sans doute. Je me rendais compte que mon contrat aux Assurances immatérielles du Bien ne me serait d'aucun secours ici. La ligne jaunâtre et érodée qui marquait les limites de la ville le soulignait assez : rien ne saurait avoir, en cet espace, une existence telle qu'on puisse le dire « événement », « accident », « danger » ou « drame ». Aussi, les clauses du contrat s'annulaient d'elles-mêmes, comme la question du signataire qui, à cet instant, ne pouvait plus se poser. L'imbroglio qui s'était tourné autour de cette affaire de « disparition » où j'avais pu jouer un rôle (ou non, d'ailleurs) s'évaporait aussi, à

bien y réfléchir. Où serait la question de savoir si tel individu a été trucidé ou enlevé, ou même s'il est en voyage, sans savoir a priori de qui l'on parle. Des disparus, des victimes de meurtre, des personnes en fuite, on en compte des milliers chaque jour. Ils abondent en disparaissant ainsi ! Ces faits en se disloquant perdent toute possibilité d'accéder un jour à la moindre compréhension. Un coup de vent les balaie. Ce qui fut être ou événement n'est plus que particule de sable dans un espace qui n'est que sable. Mais elle, mon fantasme ?

J'avançais en aveugle dans ce paysage où il est inutile de voir tant tout est uniforme. J'avançais pas à pas, comme si chacun de mes pas avait pu être une progression vers l'oubli. En réalité, chaque pas m'enfonçait simplement dans le désert, m'éloignait de la ville. Le calcul n'est pas probant. Je concevais au contraire que le désert, de par l'absence d'aspérité que son spectacle vous propose, pouvait servir d'espace de projection pour un débris psychique tel que mon cerveau et me noyer dans une vague de souvenir fluctuant et dénué de frontière. Je concevais que, bien loin de me libérer de l'emprise de la mémoire, cette marche sans destination allait m'emprisonner dans les images discontinues mais inextricablement mêlées de mon passé avec ses épisodes les plus

récents.

Je marchais des heures, des jours peut-être mais ce ciel connaissait-il la nuit ? Je n'aurais pu le dire. La sensation du temps se résorbait totalement dans la marche. Le paysage était d'une totale indistinction. Parfois, la forme d'un oasis s'esquissait : c'était un mirage. A plusieurs reprises, j'ai cru voir apparaître une étrange figure : Napoléon Bonaparte en personne, figurez-vous. Il était armé d'une mitrailleuse légère, ce qui m'a fait penser à l'embrouillamini que représente le fameux contrat d'assurance que j'ai signé il n'y a pas très longtemps et qui ne prévoit rien, hélas ! pour les cas de déserts spontanés.

On me dira :

- Il n'est pas si spontané que ça, votre désert ! Vous vous êtes bien rendu aux limites de la ville de vous-même, non ?

- Certes, le bus a fait le détour à ma demande.

- Eh bien continuez de marcher. Vous finirez peut-être par trouver un troquet ou une cabane à frites.

Je n'allais pas rechercher une cabane à frites dans le désert. Mais les visions farceuses qui trouaient sporadiquement le paysage m'inquiétaient de plus en plus. Ce Napoléon factice, je n'ignorais pas qu'il aurait pu me tuer comme il en a déjà dézingué d'autres, de

notoriété publique !

Dans le désert, un maniaque se promène avec une mitraillette. Je me rappelle de cet homme qui s'appelait Arold Stephenbeg avant d'être tué. Il lui était arrivé une série de péripéties (comme à moi, finalement) qui l'avaient conduit là, dans le désert, dans un désert somniaque (ce n'était peut-être pas le même désert, l'homme venait-il d'Iglotoir ?) Et moi qui espérais bénéficier sinon de confort du moins de sécurité en m'engageant auprès d'une société d'assurance célèbre (les célèbres AiB – les Assurances immatérielles du Bien), je devais me retrouver totalement dénué, en plus d'avoir perdu une partie importante de mes espoirs.

Mais le maniaque s'éloignait. Il semblait ne pas s'être aperçu de ma présence pourtant évidente puisque, dans le désert, on ne peut se cacher aisément. Les dunes passent vite, ici. Même si vous en trouvez une au moment opportun, vous aurez bien du mal à la suivre ! Le Napoléon factice aurait donc pu me dégommer assez facilement, comme il a tué Arold Stephenberg. Mais je veux croire que sa précédente victime aura eu le temps de riposter en lui jetant, je ne sais pas, une « grenade aspectuelle » dans les jambes par exemple !

Ce qui ne changerait rien à la situation présente. Le spectre de l'horreur s'éloigne

silencieusement et progressivement (ce qui tend à démontrer qu'il ne s'agissait pas d'un mirage) et le spectacle lisse et constant du désert uniforme reprend son cours sous mes yeux, produisant comme des séries de vagues jaunes et bleues qui se succèdent, sans que je sache si l'alternance des vagues jaunes et bleues est due au déplacement de mon regard qui se balance de bas en haut au rythme de la marche, peut-être ? Ou si c'est la vision immuable d'un désert qui n'évolue sous mes yeux que de façon infinitésimale mais qui mute de l'intérieur, par des coulures agressives du bleu dans le jaune et réciproquement. C'est sans doute ma vision qui est altérée. Bientôt, je ne saurai plus du tout ce que je vois et mes yeux en faillite ne me transmettront plus d'information, Bref, à ce moment de ma vie j'ai bien cru être un corps marchant sans autre signification que d'être un corps marchant. Ce n'était pas foncièrement désagréable, d'ailleurs. Cela devait résoudre bien des problèmes, bien des interrogations.

J'étais à la terrasse d'un café. Devant moi, le désert immense progressait vers l'ouest, j'en étais convaincu. Parfois, une serveuse passait. Je lui demandais :

- C'est bien vers l'ouest que le désert progresse, en ce moment ?

- Hey, me répondait la fille avec un sourire

délicat. Je la remerciais.

Je revenais à mes pensées. J'avais marché longtemps dans ce désert, marché à en perdre la raison vous pouvez me croire. M'étais-je évanoui ? M'avait-on porté jusqu'ici ? Ou bien avais-je trouvé cette improbable brasserie à ciel ouvert à bout de force, à peine conscient, en sorte que revenu à moi je serais installé sous un parasol protecteur à une terrasse avec, à ma droite, une table sur laquelle est posée une tasse de café mais où l'on a également disposé un verre d'eau fraîche, qui semble encore très fraîche alors que je ne sais depuis combien de temps la serveuse est passée.

Je m'éveille péniblement alors. J'ai l'impression d'être entre deux phases d'un rêve où je suis prisonnier de cycles abominables qui m'empêcheraient de vivre. L'image de cet empêchement névrotique se concentrerait sur la silhouette meurtrie de celle que je devais sauver. Mais j'étais dans le désert et je me suis dit que rien de ce qui pouvait me menacer en ville ne devait avoir cours ici. Je pouvais rester encore je ne sais combien de temps. Je devrais continuer ma route vers l'ouest malgré tout à un moment ou à un autre.

- Ce n'est pas un problème, vous n'en avez plus pour très longtemps, me dit la serveuse qui vient de s'arrêter près de ma table et qui a

vraisemblablement suivi tout mon raisonnement, mes interrogations aussi. Elle sait, donc. Je la regarde.

- Vous irez vers l'ouest. Vous marcherez, repensant aux épisodes qui vous ont mené ici. Vous savez que vous suivez une destination qui n'existe pas, à présent. Il faut que vous finissiez votre café et que vous y retourniez, vous comprenez ?

- Non.

La serveuse avait une voix quasi enfantine et le timbre n'avait fait que s'élever au fur et à mesure qu'elle s'était exprimée, devenant presque criard. Je l'ai regardée droit dans les yeux.

- Vous venez avec moi ?

- Je ne peux pas, regardez !

Une nuée de mouches se concentrait autour de la cabane où elles entraient par groupes qui se succédaient et se relayaient. Un vaste trafic était organisé autour de ce qui ressemblait plus à une cabane à frites qu'à une brasserie, finalement. Elle m'a regardé d'un air désolé.

- Vous fumez, lui ai-je demandé ?

- Oui, pourquoi ?

- Vous n'auriez pas une cigarette ?

- Les cigarettes que je fume ne vous conviendraient pas, monsieur R. Mais nous avons des N 666 en boutique. Nous les

conservons sous le comptoir car ces cigarettes, qui font polémique chez vous, sont ici interdites ce qui n'a pas beaucoup d'importance cela dit car personne ne respecte vraiment la loi dès lors qu'on approche d'Iglotoir !

- Pourquoi, on est...

- Oh ce n'est pas très loin. Mais si vous allez vers l'ouest, oui... Enfin, si vous y allez je ne sais pas ce que vous trouverez là-bas parce que le désert progresse, au cas où vous ne sauriez pas.

- Je le sais bien, rétorqué-je agacé, c'est vous qui voulez m'envoyer là-bas !

- Suivez votre chemin, monsieur R. Je n'y peux rien si votre chaîne de programmation est détraquée.

Elle est repartie en boutique. Les mouches, respectueuses, lui frayaient une voie d'accès qui se formait au-devant d'elle en épousant des formes harmonieuses. Les unes se constituaient en colonnes, les autres en rubans qui flottaient au passage de la belle serveuse qui rayonnait dans cet étrange univers où elle paraissait régner seule avec son peuple d'insectes alliés.

Mon café terminé, j'ai bu le verre d'eau fraîche et j'ai réfléchi. Avant de partir, je voulais boire une bière. Ce désir me semblait ce qu'il y a de plus légitime. Aussi, j'ai rappelé la jeune femme qui semblait affairée dans la cabane investie par des mouches disciplinées mais,

quand elle est enfin parvenue à hauteur de ma table, au lieu de lui demander un demi comme je le voulais je me suis entendu dire :

**- Je dois vous avouer mademoiselle que je ne suis qu'un agent de l'Oegmur, vous comprenez ?
Elle a hoché la tête.**

*

Elena Entsikoln prenait des notes en écoutant. Elle exprimait parfois des yeux le doute, l'incompréhension ou me faisait part d'un simple geste de la main d'un besoin de précision plus poussée. Je parlais, je ne comprenais pas bien ce que je disais moi-même mais la jeune femme qui était missionnée pour m'entendre semblait y trouver son compte, à la façon dont tout son esprit semblait se mobiliser autour de ma parole. J'étais pour ainsi dire rassuré qu'il n'y ait pas de promesse dans ses façons qui étaient très administratives et formelles,

L'Oegmur n'est pas une organisation, entendez-moi bien. Il y a l'hôpital, c'est une chose. Oui, c'est un hôpital, on y fait des expériences bien évidemment. Quant à vous dire s'il s'y passe quelque chose de particulier... Moi, je veillais aux alentours. C'était un poste plutôt tranquille, vous savez ? Une fois que vous vous êtes habitué aux moribonds qui rodent aux alentours de l'hôpital et qui se regroupent vers

le soir pour hululer devant l'entrée, comme si cela avait eu rendu possible l'ouverture de ses portes dotées d'un blindage particulier.

J'ai assisté à quelques incidents, bien sûr, quelques drames... Je ne les compterai pas, imaginez qu'il y en a eu deux ou trois qui se sont répétés à plusieurs reprises... Si j'ai été victime d'hallucinations tout ce temps ? Je ne crois pas mais c'est difficile à dire, vous savez ? L'Oegmur, quoi qu'on fasse, c'est un secteur glauque. Il y a les petites rues qui font face à l'hôpital, un vrai coupe-gorge ! Je n'y mettais jamais les pieds. J'aurais peut-être dû, j'étais payé pour mais d'un autre côté, on savait très bien ce qui se passait dans les ruelles qui faisaient face à l'hôpital. Il y avait les moribonds qui n'avaient plus rien à perdre. Ils avaient fini par devenir virulents avec les gens en bonne santé qui passaient. Et puis une faune de petites frappes qui venaient d'on ne sait où, se donnaient rendez-vous dans les appartements abandonnés et transformés en squats de ce quartier déshérité, ou bien au *Round Corner* que vous connaissez certainement.

Si j'étais chargé de surveiller monsieur Seguelers ? Vous voulez rire ? J'étais parfois en contact avec le caïd présumé. Il me dictait des ordres clairs. Je n'allais pas désobéir, non ? C'est suffisamment rare comme ça. Je ne voyais pas de

problème de conflit d'intérêt entre les petits travaux que me donnait parfois Seguelers et mon activité au sein de la police des mœurs. Monsieur Seguelers a toujours eu des mœurs irréprochables, pour ce que j'en sais. Il ne donne pas dans le crime sexuel, en tout cas pas directement. Mais en tant qu'agent de la police des mœurs, je pouvais dire si les gens qui se faisaient trucider rue de Dette étaient des victimes innocentes ou des truands tombés lors de règlement de compte, rien de plus !

Bien sûr, on nous a demandé de veiller à la restauration du « sentiment de la réalité », à un moment. C'est quand le président Hertrand a essayé de s'enfuir en hélicoptère et qu'on l'a retrouvé quelques jours plus tard ligoté dans une cave où il a été exécuté. Drôle d'histoire, n'est-ce pas ? Vous me demandiez pour qui je travaille ? Mais enfin ! Croyez-vous que monsieur Seguelers ait jamais porté atteinte au « sentiment de la réalité » de quiconque ? Moi, je m'en suis pris aux moribonds plutôt. Il y avait de bonnes raisons pour cela. Leurs chants, vous voyez ? Ils chantaient toute la nuit devant l'hôpital : Adjuvat ! Adjuvat ! On ne comprenait rien et la litanie était épouvantablement ennuyeuse. Il y avait des ronflements au lieu de chants, parfois. Alors, comment pouvais-je faire ? Je me précipitais dans le bar le plus proche et

je commandais une bière ou un café (un peu comme j'ai fait ici, en somme). Je restais collé au comptoir, très raide en buvant ma consommation. J'avais le sentiment d'être surveillé, j'étais en alerte rouge ! J'étais d'autant plus crispé sur cette idée que je m'imaginais devoir noter mentalement un certain nombre de faits que j'avais cru déceler en entrant. Une atmosphère de trafic régnait.

Un type jouait au flipper, dans un coin un peu retranché du troquet. Plus loin, il y avait des tables dont l'une était occupée par un homme fébrile, mal à l'aise, sans doute atteint de défecation réalitaire déjà... Mon regard avait glissé sur chacun des suspects mais le type au flipper, ce pouvait bien être un collègue, n'est-ce pas ? On devrait leur apprendre à jouer au flipper, à ces minables de la police des mœurs ! Enfin, pardonnez si je m'emballe. C'était énervant de voir le bonhomme glisser sa pièce et lâcher la balle d'un geste mou dans un circuit qui restera statique de toutes façons !

Je pleurais.

À côté de moi, il y avait un couple de jeunes gens. Des étudiants, peut-être. Ou un couple qui vient de s'installer dans le quartier. Ils ont passé leur première nuit dans le secteur de l'Oegmur et ils en gardent un goût amer. Peut-être ont-ils entendu les hululements des moribonds qui

restent massés devant les portes de l'Oegmur. Peut-être quelqu'un a-t-il été égorgé sous leur fenêtre, déjà ? Ou bien une femme a crié, pendant des heures, une partie de la nuit, sans qu'on puisse dire ce qui lui arrivait précisément. Ils sont restés toute la nuit dans leur appartement trop petit avec les cartons amassés dans les espaces vides et mal équipés à boire du café préparé sur un réchaud et à fumer des cigarettes qui se sont épuisées au fur et à mesure de l'insomnie. Au petit matin, ils ont décidé de sortir pour se rafraichir de ce cauchemar sans sommeil et ont trouvé un bistro, peu accueillant mais ouvert à une heure où rien d'autre n'aurait l'idée d'ouvrir.

La fille a voulu prendre des cigarettes. Elle hésitait. Un peu hagarde, elle a saisi l'épaule de son compagnon pour lui demander :

- Il y en a des rouges et des bleues... Tu ne veux rien ?

Le garçon ne voulait rien. Il regardait la nappe noire que dessinait le café dans la tasse fuselée qu'on lui avait servie et tentait sans doute de rassembler des pensées qui, au final, ne formeraient jamais une chaîne complète, juste un chaos d'impressions où le jeune homme tenterait de prendre prise de façon répétée et toujours précaire, à travers des mots qui ne formeraient pas de phrase liée ou suivie.

Je suis presque sûr que le gérant du bistro, qui faisait également tabac donc, a servi des cigarettes rouges à la jeune femme qui les a fourrées dans un grand sac à bandoulière où d'autres affaires coexistaient. J'aurais voulu pouvoir m'intéresser de plus près au contenu de ce sac. Il contenait sans doute des lettres où un homme expliquait les raisons de son geste.

Un lecteur extérieur ne comprendrait sans doute rien à cette correspondance morcelée. La question même du « geste » resterait énigmatique, même si l'on a forcément à l'esprit les résonances dramatiques que le mot « geste » peut véhiculer. Mais moi, en tant qu'agent chargé du contrôle des réalités au sein du secteur mouvementé de l'Oegmur, croyez-moi que j'aurais établi des liens sûrs entre l'échange privé aux conséquences sociales inéluctables et le trafic matinal que révélait probablement la disposition des clients et des agents observateurs dans ce troquet, à une heure surprenante il est vrai.

Même si tout ceci doit encore être complété, bien sûr ! Je n'exclus rien, voyez-vous ? Ni même la possibilité que les deux jeunes gens aient eu un ou plusieurs rôles à tenir, sur le temps bref de cette séquence qu'on a pu observer à plusieurs reprises, si j'en crois les témoignages que j'ai recueillis. La correspondance que

transportait la jeune femme (c'était à l'insu de son compagnon, qui projetait sans doute d'instrumentaliser celle qui le manipulait réellement, sans qu'on puisse dire à quelle fin d'ailleurs) était probablement en lien avec la documentation rassemblée par le client isolé et installé à une table du fond où il tente, on peut en être sûr, de reprendre le sens des réalités.

Un peu plus tard, le gérant et sa femme disposeront des tables à l'extérieur.

- On est déjà en mai et il fait un drôle de temps, hein ?

- Oui, tout ce passe comme si les choses devenaient aigres dans le quartier.

- Pas seulement aigres, Mlenich : maussades, je crois bien. Elles sont maussades, ces choses !

- Tu es folle ! Arrête de crier !

- Il faut avertir les passants d'en face ! Ce mois de mai est maussade, messieurs-dames, vraiment maussade, croyez-moi !

L'homme paraît embarrassé, il regarde autour de lui. Personne ne réagit dans le bistro. Je tente d'amener le café à mes lèvres mais la tasse me paraît invraisemblablement lourde. La réalité qui défile sous mes yeux a l'allure d'une bande magnétique distendue et les choses se gondolent tandis que la jeune fille aux cigarettes rouges (qui ne sont pas des N 666 cependant) s'approche de moi pour m'expliquer qu'on

m'installera à l'arrière de la voiture, pour me conduire elle ne sait pas encore où. Des gens expliqueront, me dit-elle. On sera au nouvel an.

Je me dis que c'est à cet instant que je devrais intervenir. Je suis le protecteur de la réalité, désormais. On me demanderait d'enquêter sur les conquêtes de monsieur Seguelers alors que la jeune femme postée en face de moi récite une chanson de Blue Oyster Cult pour m'intimider ? Il y a dans son sac une série de lettres. Si je lui demandais de m'accompagner au commissariat le plus proche, elle serait obligée de les soumettre à mon examen.

Les collègues l'emmèneraient pour la fouiller. Et moi, je resterais dans le commissariat à éplucher cette correspondance pour identifier le « geste » et son « auteur » en sachant que, si ces lettres ne me faisaient pas avancer, je devrais les détruire et amener ma prisonnière à parler sans autre appui factuel, ce qui est incommode dans une procédure de contrôle réalitaire.

Pourquoi ai-je ensuite inventé cette histoire d'assurance ? Il y a eu l'assassinat de Dunkerque, dont je préférerais ne pas avoir à me souvenir. C'était un épisode sordide, vraiment. Il relevait, si vous voulez, de mes anciennes fonctions à la police des mœurs. On aurait pu enquêter en gabardine, sous la pluie battante, avec une victime mal identifiée et son

épouse qui voulait qu'on l'appelle « mademoiselle ». Je n'ai rien compris à cette histoire. Je suis parti sans attendre la résolution du crime finalement. Mais la jeune femme du bistro, c'était dans mes nouvelles fonctions. J'allais contribuer à la restauration du sentiment de la réalité en la faisant parler. Enfin, c'est ce que je croyais.

Elena me regardait avec l'œil métallique des espionnes de légende. J'étais assez content d'être tombé entre ses griffes qui devaient s'avérer cruelles, même si je m'efforçais de demeurer dans la certitude que cette rencontre-là ne portait aucune promesse en elle. Elle n'avait pas à en porter puisque nous étions entre professionnels. Nous sommes des techniciens de la réalité, que diable ! Sur ce, j'ai expliqué à Elena que « l'ouest œdipien fantasmé » était une notion employée par l'auteur supposé des correspondances séditieuses habilement saisies par mes soins au hasard d'un matin confondant.

Le lendemain, je décidais tout de même de repasser au bureau. L'étudiante (il semblait avéré qu'elle était étudiante, à ce moment) était toujours dans sa cellule. Plusieurs collègues l'entouraient et l'écoutaient. Elle parlait beaucoup. J'étais un peu agacé car j'avais espéré avoir la primeur de ses révélations. Je me suis approché, m'attendant du moins à ce qu'on

m'invite à écouter la déposition qui paraissait assez complète. Au lieu de ça, deux de mes collègues m'ont saisi par les bras et m'ont entraîné à l'extérieur. Une Limousine gris anthracite attendait. J'étais menotté, bâillonné, sérieusement étourdi par les coups qu'on n'avait pas manqué de me flanquer. On m'a jeté sur le siège arrière de la Limousine dont l'auto-radio déversait une musique des années de mutation, un pop-rock manifestation subversif aux accents occultes. La voiture a démarré.

On m'a conduit ainsi des heures durant sans que je puisse rien voir du trajet qui m'était imposé. De temps à autre, on m'obligeait à ingérer des comprimés qui ont certainement eu un impact sur ma perception du temps ! J'ai entendu la voix de Susie s'exclamer !

- C'est le nouvel an ! Bonne année ! C'est la révolution !

Je n'avais jamais entendu parler de révolution à l'occasion du nouvel an ! Ce que cette jeune femme avait manigancé était proprement scandaleux ! On m'a délié après avoir extirpé mon corps contraint de la Limousine qui était garée devant le bistro. La lumière du jour m'a agressé. On m'a fait entrer. Les gens chantaient, buvaient... On était à un bal, une soirée un peu ringarde en apparence. Une buvette, une piste de danse, des bancs

épars. On entendait des chansons au rythme trépidant, toujours le même genre d'airs aux cadences sèches comme des instructions militaires... Les gens étaient sûrs de leur fait : il y avait bien eu révolution.

- Mais une révolution de quelle nature, Susie ? De quoi parlez-vous ?

- Il ne vous reste rien à penser, monsieur R. Il n'y a rien à croire non plus, d'ailleurs. Rassurez-vous, enfin. Fiez-vous plutôt à nos agents de hasard !

- Uh, uh.

J'étais de plus en plus embarrassé. Celle que j'avais arrêté – on était en mai alors – pavoisait et faisait la fête au réveillon du nouvel an. Elle ne manquait pas de me faire sentir que je n'étais qu'un jouet entre ses mains – enfin, « leurs » mains. Il fallait à présent que j'attende d'autres instructions qui ne viendraient peut-être jamais ? Je serais condamné à fréquenter le *Round Corner* entre une heure et quatre heures du matin pour mendier une mission au patron (le seul à qui on puisse se fier, il est vrai). Je ne pouvais même plus retourner au commissariat. A nouveau on me séquestrerait, on me droguerait... Six mois ! Rendez-vous compte ! Plus, même... Huit mois, réellement. On était début mai. Et là, c'était le nouvel an. C'est une farce, voyez-vous ? Quand je sortirai du troquet,

je passerai la Limousine mal garée et dont la présence dans ce quartier de misère est une absurdité, j'allumerai une cigarette pour souligner ma détermination à me remettre en route, libre de mon chemin. Je me fauilerais dans les rues sinistres du quartier de l'Oegmur et traverserai la grande voie qui sépare ce quartier des résidences du Pli-Jaune que je devrai encore traverser car mon appartement, si je me souviens bien,, est situé derrière, juste derrière...

Là, je puis peut-être me remettre les idées en place. Je dois manger avant de repartir en mission. Je suis convaincu que je dois repartir en mission et je prépare mécaniquement une plâtrée de pâtes en réfléchissant au temps qu'il me faudra pour arriver à l'Oegmur où je dois être « avant la nuit » Je lève la tête.

- Elena, vous m'accompagnerez ?

Elena me regarde avec un soupçon de pitié, je crois. Elle voit bien que je ne suis plus du tout en pensée dans l'unique débit de boisson d'un désert en expansion rapide (un désert où il faudra bien que je m'enfonce pourtant). Quand je lui demande de m'accompagner, j'ai à l'esprit une terrasse assez guindée qui fait face à l'Oegmur où nous pourrions prendre un café, ensemble, il me semble.

- Il n'y a pas de terrasse en face... C'est plus

sûr, si vous voyez ce que je veux dire.

- Oui, bien sûr.

Elle hoche la tête, comme si j'étais un infirme qui s'éveillait après son accident et qui ne sait pas encore qu'il ne peut plus marcher. Moi, je devrai marcher – vers l'ouest, ce qui revient à ne pas aller, en somme. Ou à aller nulle part. Elena ne m'accompagnera pas, c'est décidé. Elle doit rester, ordonner le destin de sa nuée de mouches. Elles sont magnifiques, c'est vrai. Leurs petites carapaces renvoient des teintes bleutées qui répondent au soleil en lui rendant coup pour coup. Leurs ailes en mouvement produisent l'effet d'un halo autour de la cabane qui prend une apparence mystérieuse alors qu'elle n'est, *a priori*, qu'une combinaison maladroite de planches disposées par le hasard

Je regarde Elena comme si c'était la dernière personne que je devais voir avant de mourir. Or, je ne suis pas certain qu'elle soit une personne. Son regard (elle a les yeux d'un gris bleuté qui scintillent étrangement et trahissent un tempérament vif) me transmet pas cette sensation. Elles ont été plusieurs à se succéder dans ce regard, toutes très convaincues d'être celle qui dit vrai. Mais je les ai entendues, chacune. J'ai pesé les arguments, le pour et le contre de chaque réalité que mon interrogatrice porte en elle. Aucune d'entre elles ne l'a amenée

à se dénuder, si je puis dire, moralement. Or, c'est un peu ce que j'aurais voulu, assez absurdement sans doute puisqu'elle se présente comme mon possible tortionnaire plutôt que de s'asseoir près de moi à la terrasse où nous nous faisons face pour fumer une cigarette.

J'ai un briquet sur moi, je pourrais lui offrir du feu, ce ne serait pas un problème. Mais non.

Tantôt elle est la jeune serveuse très professionnelle qui se méfie de cet homme seul, amené par le désert en outre, qui commande un café puis une bière. Tantôt elle revient à elle et fait alors preuve d'un certain sadisme. Et, quand elle s'éloigne, je revois une silhouette qui m'est familière et qui me rappelle que j'étais à la poursuite d'un rêve et qu'il faudrait que je reparte pour l'avérer car c'est bien là que se noue mon existence, n'est-ce pas ?

Oui, à des moments Elena pourrait être celle dont je rêvais la rencontre. Il suffit – pour que j'y croie – qu'elle détourne les yeux de son unique client et s'attache à une occupation quelconque, sans lien avec la présence de l'homme qui attend sa consommation. Alors, j'ai le sentiment que nous ne faisons que flotter dans un même espace où nous prenons des formes variables à la façon de John et Betty, les deux personnages en constante mutation de la bande dessinée d'Eberoni.

Mais non, je ne sais pas pourquoi je repense à ces vieilles planches. Elena a posé ses yeux sur moi : tout se passe comme si j'avais été rejeté tout au fond de l'avenue Oegmur, condamné à marcher mécaniquement sous la pluie aigre de ce début du mois de mai où tout devait se faire plus précaire, vêtu d'un costume gris anthracite et d'une gabardine bleu nuit, regardant sous mes pieds les pavés qui observaient scrupuleusement et intangiblement leur rôle de pavé (mais pour combien de temps encore ?) et qui criaient comme pour me narguer :

- Nous sommes impavides ! Impavides ! Impavides !

Je déraillais, incapable de me rappeler à quelle fonction j'étais destiné à l'instant présent. Je longeais l'avenue Oegmur, un peu plus tard je la redescendrai, puis la remonterai...

Et mes yeux qui entreraient bientôt en rébellion pour me plonger non dans l'obscurité mais dans un amas de couleurs confuses qui ne me permettraient plus de me figurer en rien ce qui m'entoure ! Notez que les pavés n'en pouvaient mais.

Tout en parlant, je recevais le regard d'Elena Entsikoln en pleine face, pareil à la lumière d'un projecteur excessivement puissant. Je ne détournais pas le regard. Mes yeux n'exprimaient sans doute pas grand-chose que la

désolation et une nuée de certitudes confuses, déliées entre elles. Mais il resteraient rivés aux traits du visage de l'espionne (des traits qui étaient d'une finesse peu commune à bien y regarder).

Je parvenais à lire des signes parcellaires dans ce visage d'une douceur trompeuse (Elena ne connaît la douceur que dans le sommeil) parce qu'elle-même a été trahie, meurtrie, humiliée dans un passé qui doit rester enfoui dans la mémoire de l'agent Entsikoln. Mais rien en elle ne permet d'étayer aucune hypothèse la concernant. Si des messages émotionnels tentaient de parvenir à la surface de son visage, ils ne délivreraient que des bribes déréalisées et sans affect.

Les rôles que j'avais eu à endosser me pesaient moins à ce moment que ceux de mon interrogatrice qui restait étrangement muette devant moi. Plus le temps passait, plus j'éprouvais mentalement les déchirements intimes que je devinais en elle. Tout ce temps, comme un étau ses yeux me rivaient à mon siège. Je restais docile. Je n'avais guère le choix, d'ailleurs. J'aurais voulu pouvoir me lever, m'excuser, tenter une diversion :

- Eh bien ! Une petite bière me ferait du bien.
Je puis me servir moi-même ?

- Ne bougez pas !

Elle-même restait immobile. C'était étrange. Je me serais attendu à ce qu'elle pointe un revolver dans ma direction, pour me donner un pareil ordre. Mais elle ne devait pas être armée à ce moment ou bien elle estimait n'avoir pas besoin d'autre moyen de dissuasion que la puissance de son regard. Et c'est vrai : je me sentais complètement soumis à ce regard.

De toutes façons, il aurait été bien vain de chercher à lui échapper : elle ne faisait que tenter de me convaincre de poursuivre ma marche vers l'ouest, non ? Qu'avais-je à faire de mieux ? Et puis, hormis la petite cabane dont la forme semblait changer continuellement du fait des déplacements des mouches qui l'enveloppaient et la terrasse du café qui semblait n'avoir d'existence que pour nous servir de théâtre (comme un huis-clos qui se déroulerait en plein air, au milieu d'une zone désertique), il n'y avait rien autour de nous qu'une étendue uniforme de sable où rien n'indique rien, ni est ni ouest à dire vrai.

- Comment voulez-vous que je le trouve, cet « ouest œdipien fantasmé » ?

- Débrouillez-vous, monsieur R. Et arrêtez de me casser les pieds avec votre bière. Ce n'est pas votre dernier voyage, que je sache !

Elle semblait mieux informée que moi. Je regardais un horizon quelconque, qui pouvait

être celui qu'on m'enjoignait de suivre ou un autre, indifféremment. J'ai eu, l'espace d'un instant, une conviction bizarre. Tout se passait comme si nous étions à l'Oegmur. Ce sable n'est qu'un voile posé sur une réalité bien plus triviale que l'étendue indéfinie qui nous entoure. Mais ces tables, ces sièges, les motifs décoratifs incongrus (des silhouettes correspondant à des animaux de la jungle aisément identifiables, tels un lion, un singe, un éléphant...) qui ornent les parasols. Ce sont les mêmes que ceux de la terrasse qui fait face à l'hôpital, dans ce quartier que certains appellent « la boucle de l'Oegmur » moins parce qu'il dessine une boucle que parce qu'il est régulièrement bouclé à cause de désordres récurrents et des interventions de la police qui sont régulières et souvent spectaculaires.

- Je dois y aller, ai-je fini par lâcher.

Je me suis levé et j'ai tourné le dos à Elena. L'ouest n'était indiqué nulle part mais j'ai pris le parti de fixer le soleil des yeux. Je n'y voyais plus grand-chose déjà. Le regard d'Elena avait écartelé mes yeux, pour ainsi dire. Du coup, le soleil je le voyais comme une vague tache d'un jaune pâle et rayonnant faiblement, proche de l'extinction. Peut-être était-ce le soir ? Ou ce soleil était-il un artefact, un soleil expérimental que le gouvernement tente de mettre au point

pour faire échec au temps maussade ou au temps aigre, selon le point de vue qu'on adoptera.

J'ai quitté avec résignation Elena Entsikoln qui m'enjoignait de rejoindre le fameux ouest illusoire à mes yeux. Tandis que je m'assurais de n'avoir rien oublié, elle est restée figée debout à côté du siège que j'avais occupé un temps indéterminé, regardant dans sa direction comme si j'y étais encore installé. Peut-être, d'ailleurs, n'avait-elle pas réalisé que je n'y étais plus ?

Peut-être n'avais-je été pour elle qu'un mirage comme elle-même...

Mais non, enfin, ce n'était pas un mirage. La cabane et sa terrasse étaient toujours visibles derrière moi. J'imaginai l'espionne (ou la serveuse ?) pétrifiée dans la situation indécise où je l'avais laissée. Mais c'était une vue de l'esprit. Là-bas aussi, la vie avait repris son cours. Comme à l'Oegmur, si l'on peut parler d'une vie dans ce secteur qui est le plus insalubre de la ville, tout de même. Mais on peut en parler.

Même prisonnier d'un désert qui absorbe toute conscience distincte à mesure qu'on s'y enfonce, on peut encore en parler. C'est même l'endroit idéal pour tenter de comprendre quelque chose à ce magma, non ?

*

Il était environ 18h quand l'homme est arrivé chez lui. J'étais resté une partie de l'après-midi dans son appartement à guetter le retour du locataire pour l'assommer. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Il fallait que je prenne possession de son logement. J'avais remarqué qu'il était assez facile d'y pénétrer, on pouvait y accéder par les toits. Et, dans les faits, tout s'était réalisé comme prévu : j'avais pu pénétrer par la fenêtre de la cuisine que l'homme insouciant gardait ouverte même quand il partait en déplacement pour quelques jours. Je n'avais touché à rien tant qu'il ne s'était pas manifesté. Dès lors qu'il a eu déposé ses affaires, je l'ai assommé à coups de marteau. Le crâne a été vite défoncé. J'ai été surpris de la fragilité de nos physionomies, tout de même. Mais il a surtout fallu que je m'organise, à partir de là, pour faire disparaître le corps. J'ai dû fracturer une voiture au sous-sol vers 3h du matin et il a également fallu que je

défonce la porte du garage pour sortir.

J'ai conduit des heures jusqu'à trouver un sous-bois isolé, boueux, aussi sordide que possible. Je me suis démené pour faire disparaître ce corps et je pense m'y être pas mal pris, d'ailleurs ! Je ne suis pas certain qu'on le retrouve jamais, en effet ! Mais je ne sais pas bien comment j'ai fait mon compte, à dire vrai. J'ai surtout l'impression de m'être battu avec la boue, pendant que le corps se décomposait à côté de moi. La décomposition était sans doute accélérée par la teneur corrosive de la boue qui m'attaquait la peau, à moi aussi. J'avais le corps qui me brûlait de partout pendant que je maniais assez inutilement la pioche. La boue s'écartait sous les coups et reformait une flaque dès que je relevais mon outil. Pourtant le corps semblait bien s'enfoncer et moi avec. J'avais les genoux enfoncés dans la boue. J'ai commencé à paniquer. J'allais y rester si je continuais à m'enfoncer ! Je me suis aidé de ma pioche pour m'extraire de ce borborygme. Bizarrement, des crânes et des ossements remontaient à la surface, comme si ce lac de boue avait abrité bien des charniers.

Tout cela, je l'ai vécu comme un rêve. Je ne sais même pas si cette scène dans le sous-bois a bien eu lieu ce jour-là ou un autre. Ce qui est sûr, c'est que le lendemain matin, je ne savais

pas quoi faire de ma journée. Je me suis dit :

- Tiens ! Et si j'allais boire un café en terrasse ?

J'imaginai peut-être que je finirais par faire une rencontre agréable et que je pourrais enfin me distraire de la morosité de ce mai aussi aigre que maussade, à mon humble avis. Mais mon chemin a dévié.

C'est peut-être ce jour-là, alors, que je me suis rendu dans le sous-bois. Je n'avais pas de cadavre avec moi, j'ai juste creusé un trou. Ce que j'avais en tête en creusant un trou, je ne pourrais le dire. Le fait de creuser occupe bien l'esprit, vous ne croyez pas ? Mais je n'aurais jamais imaginé que je terminerais la nuit dans un sous-bois hanté par le souvenir persistant des sabbats et autres rituels de magie noire empêtré dans les profondeurs d'un sol boueux et absorbant !

Mais la journée ne faisait que commencer. À l'aube, un café était déjà ouvert. J'ai poussé la porte. Je ne ferai pas le détail de ceux qui y étaient, qui avaient des attitudes louches. Ce que je puis dire, c'est que le temps passait bizarrement à cet endroit. Et je soupçonne que tous ceux qui étaient là étaient victimes de déphasage dans la perception qu'ils pouvaient avoir de leur environnement. Peut-être tous, comme moi, avaient-ils quelque chose à oublier,

en fin de compte. Mais je n'ai rien demandé à personne.

Je n'ai pas prêté la moindre attention à la clientèle apparemment éthérée du café auroral. J'étais à recomposer des débris de pensée qui me venaient de plus en plus rapides et déstabilisants. Je n'étais pas vraiment déstabilisé moi-même, cela dit. J'avais, depuis longtemps, perdu toute notion de stabilité.

Il y a eu ces heures, ces jours peut-être, à errer d'un café à l'autre, revenant de temps en temps à ce domicile qui n'est pas le mien mais que personne ne me revendiquerait jamais, retrouvant les mêmes zones de la ville qui m'ont toujours ramené à elles : l'Oegmur, le pavé impavide, le *Round Corner*, à la recherche de quelque chose qui variait en fonction de l'endroit où je me trouvais mais qui gardait la caractéristique de n'être jamais accessible. Vous dire qu'une réalité s'est substituée à une autre, ou une série à une autre, maintenant... C'est juste une supposition ! Mais l'impression a été tenace, tout ce temps.

Un jour, peut-être, je prendrai conscience de ce que j'ai fait : qui j'ai tué et pourquoi j'ai tué, ce que j'ai effectivement commis et ce qu'ont réellement été mes intentions. Ce n'est pas à moi de dire ce qui, dans ce fatras, a quelque chance d'être vrai ou non. Moi, je ne pourrais que

retracer les cercles de ma trajectoire, ce ne serait pas difficile. Il vous suffit d'imaginer une spirale. Au centre, vous avez l'Oegmur qui n'est cependant pas au centre de la ville mais je crois bien que, pour moi, toute centralité en cette ville n'est qu'une dépendance de l'Oegmur. Peu importe. Dans les cercles les plus larges, le Pli-Jaune, ce quartier qu'on doit rénover prochainement et qui n'est qu'un labyrinthe de pavillons stéréotypés, au point qu'on ne voit guère qu'une modeste maison familiale qui se duplique à l'infini, quel que soit le point de vue d'où on regarde les choses.

Et puis, au-dehors du cercle – ou de la spirale – le désert. Vous me demanderez peut-être ce que je suis allé me perdre dans le désert ! Je n'aurai pas de réponse à vous apporter, d'ailleurs. Mais quoi ? Vous auriez voulu que j'aille au cinéma ? Vous tuez quelqu'un et ensuite, vous vous payez une toile ? C'est ça, la vie ? Vous me connaissez mal. Je ne peux pas rester plus de trente minutes dans une salle de cinéma. J'ai toujours détesté l'emprise que l'écran exerce sur l'esprit. Quand je suis dans un cinéma, je suis en panique, je voudrais tuer quelqu'un peut-être... Ou plutôt, non. Mais vous ne me comprendrez pas. J'ai besoin de tendresse, voilà. Alors, après avoir liquidé la personne qu'on m'avait demandé de liquider (je

ne savais pas qu'il s'agissait d'Ole Berne ou de l'un de ses disciples), j'aurais été bien bête de me fourvoyer dans une salle sombre pour y voir quelque chose comme un film expérimental, qui se déroulerait pour la majeure partie dans le désert, avec une action à peine décelable, en sorte qu'on ressort de la projection avec rien qu'une impression sableuse, une recrudescence du jaune dans votre perception des choses (elle dévorerait tout, en effet).

Dans le désert, d'accord. J'y suis resté un temps indéfini. Mais j'y ai fait la rencontre d'Elena Entsikoln, tout de même ! C'était peut-être un rêve. Un simple rêve. Mais quel mystère ! Et quel regard ! Tant d'univers se croisent et parfois s'affrontent dans la pureté ininterrogeable de son regard. Je l'avais déjà aperçue il y a des années à Berlin-Ouest. Ce devait être en 1989 ou 1990 peut-être. Je l'avais surprise dans une papèterie. Elle paraissait très attachée à la qualité du papier sur lequel elle prenait ses notes. Mais bon, ce n'était peut-être pas elle, en fait. Comment savoir puisqu'Elena et moi ne sommes que des agents doubles ? D'ailleurs, il faudrait dire : dédoublé plutôt que double. Et il faut bien considérer le fait que le dédoublement initial est suivi d'une seconde série de dédoublements qui se greffent les uns aux autres, en désordre, sans que jamais on ne

puisse revenir à une position initiale. C'était une illusion, un mirage rétrospectifs. Berlin Ouest, c'est le type même du « faux souvenir », à ce compte. Ce qui était réel, plutôt, c'était l'enfer.

- Uh, uh ?

L'inspecteur me regardait avec condescendance. Depuis que l'interrogatoire a commencé, en effet, plusieurs agents se sont succédés et sont repartis avec un air blasé, comme en regrettant d'être venus peut-être. Moi, je poursuivais ma narration, moins pour mon auditoire que pour moi-même d'ailleurs. Faudrait-il que je me justifie de dix-sept ou dix-huit meurtres ? Lesquels retiendra-t-on ? Et pourquoi faire ? À moins qu'on ne me mette en cause dans d'autres faits qui sont jugés plus graves. Des actes de sédition, par exemple.

- Et cette femme ?

- Elena ?

- Non, l'autre.

Elena n'intéressait pas vraiment les policiers. Désormais, elle restait seule avec ses mouches dans le désert, à attendre une clientèle qui ne peut pas aboutir ici ou qui, quand elle parvient au seuil du bistro, est réellement en bout de course. A-t-on jamais payé la moindre consommation à la terrasse d'Elena ? Je ne crois pas avoir réglé le café et la bière. Je ne sais plus si j'ai bu de la bière. Je me souviens surtout que

j'en avais envie, une envie effroyable.

- L'autre, insiste l'inspecteur. Vous nous avez dit qu'elle voulait vous envoyer en enfer.

Je me voulais pas me souvenir d'elle. Pourquoi me parlait-on de cette femme ? J'étais menotté et je ne pouvais pas cogner ce misérable policier mais il a dû lire la haine sur mon visage car il n'a pas insisté. Je ne crois pas qu'il ait pris peur. Non. Il a bien compris que cette haine était avant tout l'expression d'un désarroi abyssal. Autant le souvenir d'Elena m'était doux malgré la cruauté de la séparation (comme de toute la rencontre, d'ailleurs : je suis certain de n'avoir jamais pu boire de bière), autant la femme qui avait fait apparition dans mon existence pour m'expliquer comment je dois me rendre en enfer (par un accès situé dans mon réfrigérateur, figurez-vous) n'avait fait que rouvrir les plaies béantes d'un passé qu'il m'était d'autant plus impossible d'oublier que je ne parvenais à m'en souvenir.

Pour cette femme, je n'étais qu'un pion, une marionnette de mauvaise qualité, un chose qu'on devait amener d'un endroit à un autre pour des conséquences qui ne le concernent pas, dont il ne connaîtra jamais ni les tenants ni les aboutissants. Un destin pathétique qui se serait terminé, en bout de course, dans le compartiment freezer du réfrigérateur infernal.

J'ai regardé fixement l'inspecteur qui n'a pas insisté sur ce point mais qui m'a jeté un regard désolé, consterné même, comme s'il voyait l'issue de ce huis-clos avec une clarté tragique. Peut-être même lui venait-il l'idée de me garder en cellule non pour me contraindre mais pour me protéger ? Comme si mon sort n'était plus qu'une pente raide sur laquelle rien n'a plus prise, en sorte qu'on pourrait me suivre jusqu'à un instant fatal dont nul ne pouvait dire la consistance réelle à l'exception, peut-être, de la femme qui ne m'avait jamais dit son nom et qui avait cherché à me détruire, à me manipuler, ou qui avait peut-être tenté de délivrer un message que j'étais incapable de déchiffrer ?

Le policier ne pouvait rien pour moi. La loi dans ce pays est si floue que rien ne l'empêchait de me garder en prison mais cela ne devait pas correspondre aux attentes de sa hiérarchie. Je n'étais pas accusé de crime contre la réalité et ce sont, vous le savez aussi bien que moi, les seuls crimes auxquels on accorde de l'importance aujourd'hui. Non sans hésitation, je me décidais tout de même à relever la tête pour lui demander, benoîtement :

- Et les meurtres ?

Il a eu un sourire navré.

- Les meurtres ? Quoi, les meurtres ?

- Eh bien j'ai tué, quoi ! Pas qu'un peu,

monsieur le policier. Imaginez-vous que j'étais à une terrasse et qu'un agent m'a provoqué. Je l'ai abattu. C'était il y a quelques jours. Abattu à bout portant. Et je ne me suis pas arrêté là ! J'ai tiré sur tout ce qui bougeait, de ce côté de l'avenue.

- On vous a arrêté ?

- Pensez-vous ! Je suis reparti chez moi, comme si je m'étais contenté de boire un café à cette terrasse.

- Alors, pourquoi voudriez-vous qu'on vous arrête aujourd'hui ?

- Euh...

- Le crime a été résolu très rapidement par nos services, monsieur R. Nous avons mis la main sur le tueur maniaque qui est à l'origine de cette monstruosité.

- Et le mari...

- Elle n'était pas mariée. Elle vous l'a dit, d'ailleurs.

- Ce qui ne l'a pas empêché de m'accuser d'avoir eu des relations sexuelles avec lui (avant de le tuer à son tour).

- Pas de mari, pas de cadavre... Que voulez-vous que je vous dise ? On n'a même pas le témoignage de cette folle.

- Pardon ! Vous pourriez témoigner d'un peu de respect pour celle qui aurait pu être ma...

- Votre quoi ? Vous vous êtes gentiment laissé

promener, monsieur R. Vous étiez pathétique à voir, jusqu'au bout d'ailleurs. Pourquoi vous en êtes-vous allé si brusquement ?

- Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Le désert m'appelait. Vous avez déjà vu quelqu'un résister à l'appel du désert ?

- Là n'est pas la question. Vous savez que vous êtes à la limite de la transgression réalitaire, là ?

- Ah oui ?

- Mais vous êtes protégé par la « Couverture universelle garantie » (CUG), si j'en crois mes informations.

- C'est vrai.

- Alors, je dois vous tuer.

L'homme a sorti son revolver qui m'a semblé gigantesque dans la mesure où il était à quelques centimètres de mes yeux. J'ai cru à une blague tout d'abord. Il allait ranger son arme et me proposer un commerce douteux, c'était obligatoire. Mais il est resté silencieux en me visant toujours, comme si le tir avait nécessité une précision extrême alors qu'à cette distance, il ne pouvait risquer de me manquer. J'ai éprouvé comme un soulagement en le voyant concentré sur son action. J'étais convaincu qu'il irait au bout de son geste. Dieu sait pourquoi ! On voit très vite si celui qui pointe une arme dans votre direction est déterminé ou non. Dans

son cas, il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Après avoir exprimé une certaine compassion, l'homme avait le regard insensible de ceux qui ont fait abstraction du prix de la vie humaine parce que la vie les a confrontés trop souvent à la mort. Mais sa tête a explosé.

Le corps est tombé mollement. J'avais reçu des morceaux de son crâne et des matières assez ignobles en pleine face, j'étais écoeuré. Un commando venait d'entrer dans le commissariat. Ils abattaient sans sommation tout ce qui s'apparentait à des forces de l'ordre. Moi, comme j'étais menotté et mal rasé, ils m'ont à peine considéré. Ils se sont assuré qu'aucun autre policier n'était caché dans le bureau et sont repartis. Je suis resté seul, menotté, sur ma chaise, devant un cadavre sans tête à sentir sur mon visage les débris humains s'égoutter lentement.

J'ai pensé à la « Couverture universelle garantie » (la fameuse CUG). Finalement, elle n'était pas aussi inefficace que je l'avais cru ! Je n'étais pas bien sûr de sa protection mais enfin, l'intrusion de ce groupe armé (une faction néantiste insurrectionniste, à l'évidence) me paraissait aussi aberrante qu'inopinée.

Mais le contrat d'assurance pouvait-il encore m'aider, maintenant que j'étais à l'isolement dans un commissariat dévasté par des scènes de

guerre civile avec pour toute compagnie le corps d'un policier qui, j'en suis convaincu, ne voulait rien d'autre que m'aider, lui aussi.

En me tuant, il savait ce qu'il faisait. Il n'allait pas mettre un terme à une vie porteuse d'espoir, d'aspirations et de rêve mais à une tête délabrée qui fait office de laboratoire pour une secte postgouvernementale ou quelque chose de ce genre. Je comprends bien, en effet, qu'un courant religieux qui prétendrait accéder à l'enfer par le biais d'ustensiles électroménagers est une réunion de fous ou bien une entité extraterrestre qui ne donne pas le même sens que nous autres humains aux choses de ce monde ! Nos regards se sont croisés, sans qu'il y ait eu échange même par le regard. Il ne voulait probablement pas avoir la moindre notion de l'aberrante condition d'un damné de l'époque moderne et mes yeux à ce moment trahissaient mon sort irréfragable avec plus de précision qu'un traité complet sur la hiérarchie des enfers.

Il y a protection et protection. En attendant, je demeurais cloué à ma chaise et menotté, en sorte qu'il fallait que je me démène pour récupérer la clé et me libérer moi-même en espérant qu'une intervention legaliste des forces de l'ordre ne m'interrompe pas dans mon effort qui s'avérait particulièrement compliqué. La chaise était métallique. Je n'avais aucun espoir de la casser

en me laissant tomber, ce qui m'aurait permis de retrouver un peu d'aise dans mes mouvements. Au lieu de quoi, je devais ramper maladroitement jusqu'à ce que mes mains, que je ne pouvais pas voir puisqu'elles étaient accrochées au dossier de la chaise, attrapent le trousseau. Cela, c'était encore le plus facile. Un jeu de colin-maillard en un peu plus contraint, voilà tout.

En revanche, une fois les clés récupérées il a fallu que je me débrouille pour identifier celle qui correspondait à mes menottes et l'insérer dans la serrure.

L'identification a pris peu de temps, au final. Je parvenais à toucher le trou de la serrure du bout des doigts, la cavité avait des particularités qui laissaient deviner que la clé adéquate était une clé en étoile assez épaisse. Cela m'a surpris, je les croyais réservées aux portes blindées mais à présent que je tenais une hypothèse solide, il me restait le plus fastidieux à accomplir : l'insertion de la clé.

Je me débattais en tournant sur moi-même à cause de cette chaise qui m'obligeait à garder la même posture contraignante et douloureuse, à force de manœuvrer en tous sens. Après une première série d'essais infructueux, j'ai pris un temps de repos. J'avais le sentiment d'être tout près de ma libération et elle m'échappait

systématiquement. Mes tentatives étaient hasardeuses. Je ne parvenais même pas à déterminer une position plus favorable qu'une autre. J'ai réfléchi sans m'apercevoir que la lumière du jour déclinait. Quand je m'en suis aperçu, mon esprit s'est révolté et j'ai entamé une deuxième série de tentatives plus brutale que la première.

La clé a fini par se ficher dans la serrure. C'était une sorte de miracle. Il fallait encore que j'effectue un demi-tour avant d'enfoncer la clé pour la tourner à nouveau mais en sens inverse cette fois. C'était inconfortable mais la difficulté était incomparablement moindre. J'ai fini par me libérer en fin de soirée. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit.

Une fois relevé, il fallait encore que je me dégoûtasse les membres. En me déplaçant à grandes enjambées à travers le local, je considérais le cadavre. Je m'en voulais pour la mort de cet homme. Personne ne m'en accuserait, bien sûr. La méthode est celle des factions néantistes insurrectionnistes et personne ne pourrait me soupçonner d'avoir le moindre lien avec ces extrémistes ! Je voyais que la cause réelle de sa mort n'était autre que la main qu'il m'avait tendue en essayant de mettre fin à mes jours. Or, il ne l'ignorait pas, d'autres en avaient décidé autrement de mon sort. Savait-

il le risque qu'il prenait ? S'est-il suicidé en me tuant ? C'est toute la question. Un homme se suicide-t-il quand il tue ? Mais je n'avais pas la disponibilité d'esprit qui m'aurait permis de dissenter méthodiquement à ce sujet. Je me suis contenté de prendre le *Magnum* du policier que j'ai glissé dans la poche intérieure de ma veste avant de sortir du commissariat.

L'immeuble était en feu. L'incendie avait pris dans les derniers étages apparemment et il descendait l'escalier, qui se faisait opaque et asphyxiant. Je me suis vite retrouvé à l'extérieur. Une pluie fine, constante, tombait. J'ai ramassé un peu de terre au sol pour la humer. Et je suis reparti dans une direction qui devait être, je pense, celle de l'Oegmur – ou bien du *Round Corner*, où il me paraissait logique d'aller boire une bière même s'il était peut-être un peu tôt encore.

- Vous arrivez bien tôt en effet, monsieur ! La musique ne commencera pas avant onze heures ou minuit, ah ah ! Les musiciens sont saouls, vous voyez ?

Je voyais assez ce qu'on avait dû faire consommer aux musiciens qui croyaient avoir dégoté un bon contrat au *Round Corner*. On leur avait assuré qu'ils pourraient jouer jusqu'à deux fois par semaine. On leur offrait de la viorne dès leur arrivée. Ils étaient fascinés par l'élégance de

leurs hôtes, qui étaient très attentifs à leur installation et veillaient à chaque difficulté qui pouvait l'entraver.

La plupart ne feraient qu'une prestation au final. L'expérience du *Round Corner* est assez éprouvante pour un musicien, au fond. Ce n'est pas tellement l'inattention des spectateurs. Dans un club c'est la norme. Les gens ne sont pas venus pour écouter de la musique expressément. Monsieur Seguelers veille de près à la programmation, c'est vrai. Mais il ne veut surtout pas que la clientèle soit subjuguée par la prestation musicale. Il attend de la musique qu'elle accompagne le crime dans son organisation régulière nocturne avec une précision de dentelière.

L'exigence de monsieur Seguelers sur le plan musical est du même degré exacerbé que son attente vis-à-vis des forfaits qui se perpètrent sous son contrôle. L'élimination d'un musicien de jazz ne suit cependant pas les mêmes procédures que celle d'un gangster, c'est évident. La sélection, pour ce qui concerne les musiciens, s'opère sans intervention particulière. La première nuit passée au *Round Corner* est souvent décisive en effet. On n'en sort pas indemne. On se retrouve vite confronté à des scènes cauchemardesques. Des types qui se font égorger sans ménagement. D'autres qu'on

frappe des heures durant, en ricanant. Et toujours monsieur Seguelers, au fond de la salle, entouré de ses gardes du corps et de candidats en recherche de forfait, serviles et dociles mais pas forcément fiables. Certains ne regagneront jamais leur domicile.

Quant aux musiciens, ils ne doivent jamais s'interrompre. Ils ont droit au silence. Mais le silence des musiciens doit recueillir l'approbation de monsieur Seguelers, qui n'est jamais garantie. S'il dort, il est impossible au musicien de s'interrompre par exemple. Le sommeil de monsieur Seguelers ordonne la vie du club autant que ses ordres dictés à l'état de veille. Le musicien qui trompe l'attention de monsieur Seguelers est, d'une manière générale, en danger de mort. Mais un certain nombre d'entre eux s'effondrent sans même l'aval du caïd qui ne se soucie pas d'eux, enfin, tant qu'ils jouent. Les scènes sanglantes auxquelles leur présence sur la scène les oblige à assister les endommagent nerveusement à une vitesse rapide. Ils sont bercés tout au long de leurs prestations par des séquences brutales qui se déroulent parfois tout près d'eux, comme si certains des assassins prenaient un malin plaisir à commettre leurs exactions juste sous les yeux des musiciens qui s'efforcent de feindre l'indifférence mais qui éprouvent vite un

écoeurement lancinant qui devient au bout d'un moment un véritable malaise et qui les clouera au sol avant la fin de la nuit.

Certains tiennent bien le coup et ceux-là, bien sûr, sont autorisés à revenir et très appréciés de monsieur Seguelers, qui peut les solliciter à n'importe quelle heure, souvent pour remplacer des musiciens défectueux. Peu à peu, cette élite musicale est venue à se fondre avec la clientèle du *Round Corner*. On ne saurait trop dire dans cette faune qui est un tueur, qui est un musicien, qui une âme perdue... Mais les musiciens sont bien repérés par l'encadrement du *Round Corner* qui veille sur le fil musical de la programmation du club. Là, un saxophoniste est sur le point de tomber. On ne sait même pas s'il se relèvera. Aussi, un barman est chargé de trouver un remplaçant et de l'amener sur scène. Dès que le musicien défaillant s'écroule, un saxophoniste prend le relai et entame une improvisation modale très envoûtante, comme pour conjurer le sort de son collègue.

- Il y a un spectacle comique à dix heures, non ?

- Pas ce soir, me répond le vigile. Le comédien est souffrant, on lui cherche un remplaçant.

J'ai cru qu'il allait me proposer de monter sur scène. Je me suis détourné pour aller droit au bar, qui était encore désertique. Une femme dont

le visage restait dans l'ombre et qui buvait un verre de vin rouge était installée à l'extrémité du comptoir. Je me suis tenu éloigné. Je ne me voyais pas risquer une nouvelle déconvenue alors que je n'avais pas remis les pieds chez moi depuis un temps indéterminé.

On était certes toujours en mai. Le temps n'avait pas bougé d'un iota, c'en était fascinant. Mais combien de temps avaient passé lors de ma traversée du désert ? Combien de temps étais-je resté dans ce maudit commissariat ? J'étais bien incapable d'en avoir la plus vague idée. J'allais boire une bière, écouter un peu de musique, souhaiter le bonsoir à monsieur Seguelers et rentrer chez moi. Je serais prêt pour une nouvelle vie. J'étais convaincu de pouvoir tirer un trait sur la série absurde de ces événements qui se sont enchaînés dans le cadre, je suppose, de la « Couverture universelle garantie » (CUG). Mais une inquiétude soudaine et absurde m'a traversé l'esprit.

Qu'était-il advenu du réfrigérateur ?

*

J'ai mis du temps à retrouver l'appartement. Déjà, il fallait sortir du Pli-Jaune, ce qui est malaisé. J'ai traversé des petites rues qui m'obligeaient à bifurquer à droite puis à gauche, de nouveau à gauche et encore à droite, sans que j'aie le choix de mon chemin. Parfois, je parvenais à un rond-point. Mais rien n'était indiqué, la plupart des voies qui s'offraient à moi semblaient être des culs-de-sac. Donc, je continuais tout droit en prenant garde de bien traverser car on ne sait jamais ce qui peut débouler comme voiture, même la nuit, dans ce quartier pavillonnaire où certains aiment à circuler à très grande vitesse pour se donner la sensation de vivre un jeu vidéo en grand format.

Je ne sais pas si j'ai tourné en rond au final. La sensation d'être entouré de demeures parfaitement identiques mais disposées de façon anarchique m'oppressait de plus en plus. Il était temps que je m'extirpe de ce quartier. C'est quand j'ai vu la station de bus (qu'on avait

saccagée, je ne sais pas pourquoi) que j'ai pu me repérer dans l'espace. J'ai longé l'avenue du Pli-Vert un moment avant de traverser (je voulais avoir une bonne visibilité, même si la nuit était d'un silence si profond qu'il m'aurait permis de détecter la trajectoire d'une voiture à plusieurs kilomètres de distance).

J'ai reconnu mon immeuble sans grande difficulté. Il fait partie d'un ensemble de résidences relativement récentes et dont la stéréotypie admet quelques variations ponctuelles, assez discrètes. Mais enfin, il y a la cabine téléphonique qui permet de se repérer assez facilement, les hangars qui sont dans des locaux distincts des immeubles et surtout le bâtiment d'en face qui a fondu il y a quelques jours de façon inexplicable et dramatique.

J'ai enfoncé la porte d'entrée de l'immeuble et je suis monté à l'étage. Je me suis rappelé qu'un jour, un agent des Assurances immatérielles du Bien avait emprunté le même chemin pour mon malheur peut-être. Son contrat n'était qu'un pacte avec le diable qui empruntait une voie détournée pour parvenir à ses fins. J'avais vendu mon âme à un misérable représentant spécialisé en produits financiers de toutes sortes.

Une fois parvenu dans le vestibule, j'ai allumé la lumière. J'avais le sentiment de revivre une scène ancienne. Le manque de sommeil et la

série ininterrompue de mes avanies m'avaient plongé dans une demi-conscience qui me permettait juste de produire mécaniquement des gestes domestiques les plus rudimentaires. Mais j'étais chez moi. Enfin, on peut appeler ça comme ça. En réalité, je voyais bien que cet appartement, qui ne m'était contesté par personne d'ailleurs, n'était pas le mien et que tout ce qui y était disposé (le mobilier, les bibelots, les photos encadrées et les disques de vinyle rangés près de la chaîne stéréo hi-fi) témoignaient d'une histoire qui m'était étrangère.

Mon prédécesseur dans cet appartement avait fait preuve de soin dans l'aménagement de son salon. Les choses y étaient à leur place. On pouvait n'avoir jamais été introduit en cet appartement, on avait tout de suite une idée très précise de l'endroit où devait être rangé tel ou tel ustensile dont on pouvait avoir besoin. C'est ainsi que j'ai vécu, moi-même, depuis que je suis installé ici. Je n'ai jamais eu à me poser trop de questions. Le whisky, il était dans un coffre à alcool situé à côté du fauteuil en face de la table et dans le prolongement du canapé, non loin du téléviseur. J'ai tiré la bouteille hors du coffre et me suis servi un grand verre que j'ai bu en deux rasades.

Je me suis déplacé avec la bouteille et le verre

toujours en main jusqu'à la cuisine. Le réfrigérateur était toujours à sa place. Je ricanais intérieurement en repensant à la femme qui m'avait expliqué que cet appareil était une porte de l'enfer. Je m'imaginai traverser le freezer comme s'il allait m'avalier d'un bloc ! La scène me paraissait burlesque, inimaginable. Peut-être le policier avait-il eu raison de penser que cette femme était folle. Je n'avais vu que son envoûtante beauté. Je n'avais accordé d'attention qu'à la précision du hasard qui avait provoqué notre rencontre. Le hasard devenait un calcul mystérieux et fatal. J'étais subjugué, c'est vrai. Mais en regardant le réfrigérateur, j'ai eu le sentiment qu'on avait trahi ma confiance, que j'avais été victime de la plus malveillante des manipulations, en somme.

J'ai rempli à nouveau le verre en retournant au salon et je me suis assis dans le fauteuil.

Plongé dans des pensées sans suite, j'ai regardé le jour qui terminait de se lever en écoutant les premiers bruits émanant de l'immeuble. Aux différents étages, on s'éveillait. Il y avait des pleurs d'enfant. Quelqu'un prenait sa douche. Une première voiture s'en allait. Chaque jour, la même série devait se reproduire avec une fascinante exactitude. Mais je n'en savais rien, au fait. J'ai entendu une radio grésiller : « Pour le meilleur et pour le pire... »

J'ai fermé les yeux.

Une lumière jaune a traversé mes paupières. Un instant, j'ai eu la sensation d'être à nouveau au désert. Je me rappelais la marche sans destination, les kilomètres de sable, le fantôme bonapartiste qui avait manqué de me tuer... L'image d'Elena m'est apparue très brièvement mais elle a été tôt remplacée par une autre, qui ne correspondait pas vraiment à un souvenir. Je voyais un avion atterrir dans le désert. L'atterrissage a demandé d'habiles manœuvres de la part du pilote mais l'homme était un expert dans le maniement des *Jumbo-Jets*. Bientôt, une foule en liesse descend de l'impressionnant appareil, fleuron de l'industrie aéronautique de son temps. Au milieu des noceurs, qui semblent d'ailleurs passablement éméchés, le cinéaste de renommée internationale Jack Ern-Streizald, que je reconnais sans difficulté. C'est absurde. Que vient-il faire ici ?

J'ai rouvert les yeux pour m'arracher à la fascination du désert. Ma conscience était toujours aussi fragile et ses tentatives de reconstitution de l'ordre des choses me semblaient toujours plus précaires. Mon corps me paraissait entièrement exsangue. Il lui serait à jamais impossible de se relever, à ce qu'il me semblait. Et pourtant, il fallait bien que je m'arrache de l'emprise du fauteuil.

Pour m'en convaincre, je faisais le détail de tout ce qui m'entourait. De façon purement énumérative tout d'abord, sans aucune finalité que de m'occuper l'esprit. J'étais terrifié à l'idée que mon esprit inoccupé en vienne à dérailler de façon irréversible ! Je resterais cloué dans ce fauteuil jusqu'à mes derniers jours en ce cas. Cette perspective me semblait révoltante. Il fallait donc que je dresse mentalement la liste des réalités qui m'entouraient pour échapper à l'emprise du fauteuil dont je sentais le cuir se coller à mes bras et mes jambes.

J'essayais de penser activement aux murs, au plafond et au plancher, aux éléments du mobilier dont j'égrenais en esprit la série complète. Les bibelots, c'était assez fastidieux car j'ai toujours éprouvé une sainte horreur de ces objets souvent triviaux et impersonnels pour ce qui me concerne. La collection très riche de cet appartement m'obligeait à considérer chacune des figurines pour elle-même. C'était une souffrance qui ne faisait que s'accroître, il fallait peut-être que je trouve un autre stratagème.

C'est alors que mon attention s'est fixée sur la porte située juste derrière la grande armoire à vaisselle. Une porte dont je ne me rappelais pas avoir jusque là constaté l'existence. Cette porte m'a terrifié. Est-ce qu'elle était bien réelle ?

Avait-elle simplement échappé à mon attention ou était-elle apparue en mon absence, comme cela se peut quand la réalité prend des intonations surnaturelles ?

Je me suis levé péniblement et, vacillant, je me suis approché de la porte. Heureusement, l'armoire qui me séparait de cette porte me permettait de prendre appui sur une console opportunément dénuée de bibelots.

J'avançais à petits pas, comme un convalescent qui se remet progressivement d'une chute qui aurait provoqué un tassement des lombes ou quelque chose de ce genre. Sa démarche est d'autant plus entravée qu'il est sous l'influence de sédatifs (ce qui n'est pas mon cas cependant). J'ai ouvert la porte et me suis retrouvé dans un cabinet médical. J'étais donc chez un médecin ?

Il était là, d'ailleurs. Il gisait dans une mare de sang séché.

Je l'ai regardé. L'homme avait la cinquantaine. Il avait sans doute été un médecin honnête et bienveillant. On l'avait tué en lui fracassant le crâne à coups de marteau. On ne lui avait laissé aucune chance. Le crime avait été d'une brutalité sans exemple. Le marteau était resté près du cadavre. Je me suis agenouillé devant lui, j'avais envie de lui parler.

Je me sentais responsable de sa mort. C'est

idiot à dire mais j'en avais assez de ces tueries qui restaient impunies. J'avais conscience qu'on ne m'accuserait jamais de rien, vous comprenez ? C'était un déni d'existence, en somme. Qu'attendait-on de moi ? Jusqu'où devais-je aller ? Pensez-vous que je puisse encore dire que je poursuivais un idéal, un rêve, une fantaisie psychique peut-être ? Cette illusion est morte et son cadavre se confond au corps qui gît devant moi, dont la peau a pris une teinte violacée et offre un spectacle écœurant. Je n'avais jamais vu aucune de mes victimes passé leur mort. Le médecin, lui, il m'avait attendu patiemment. Il avait décidé de ne pas se laisser oublier.

Il est vrai qu'Ole Berne n'était pas un médecin comme les autres. L'homme était fasciné par la mort. Il ne cherchait pas tellement à guérir les malades, d'ailleurs mais plutôt à les convaincre d'accepter le sort qui leur est fait. Et quand il devait annoncer à quelqu'un qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre, on le sentait en joie, exalté comme un mystique.

Plus je contemplais le cadavre et plus je comprenais la sinistre mécanique qui m'avait conduit à le tuer. J'étais venu le consulter. Il m'avait fait attendre un moment avant de m'expliquer que je n'en avais plus pour très longtemps. D'après lui, il me restait quelques jours à vivre dans l'hypothèse la plus favorable.

Il faut concevoir qu'Ole Berne même s'il prêchait en défaveur de la vie et de sa prolongation à travers l'art de la médecine, ne dérogeait pas au serment d'Hippocrate et qu'il faisait tout ce qui était en son possible pour permettre au patient de garder cet espoir que le médecin méprisait au fond de lui-même. Ole Berne n'avait donc pas manqué de commander un cerveau pour moi, dès qu'il avait eu les résultats des scanners de l'Oegmur. Malheureusement, il n'a pas eu le temps de m'informer de sa démarche.

Je me demande quand même pourquoi je me suis rendu chez ce médecin spécialiste avec un marteau ce jour-là. Je sais seulement qu'Ole Berne, c'était un passage obligé. Après une série de scanners, personne n'avait voulu me suivre à l'hôpital Oegmur. Un homme sans façons, un dénommé Todd, m'a examiné trois minutes et m'a dit :

- Bon, vous verrez le docteur Ole Berne. Prenez rendez-vous rapidement ! Je ne voudrais pas que vous vous ratiez !

À présent je comprenais mieux ce qu'était le cerveau qu'on m'avait envoyé par la poste. C'était en prévision du remplacement de celui qui pourrait actuellement dans mon crâne. Je ne sais pas avec quels trafiquants Ole Berne a dû négocier mais, de toute évidence, la provenance

du paquet n'est pas d'un organisme médical homologué.

Il ne m'a pas dit un mot de l'espoir que je pouvais encore nourrir puisqu'il avait pu se procurer la précieuse matière qui me fait défaut. Au lieu de ça, il avait eu une expression bizarre qu'il répétait de façon insistante et que j'ai trouvée, il faut bien l'avouer, un peu vexante :

- Vous avez des grumeaux dans le cerveau, mon pauvre ! Votre cerveau se transforme progressivement en une mare de grumeaux, que voulez-vous que je vous dise ?

Il n'y était pour rien, en fait. Il cherchait à me sauver, même. Il a juste eu la mauvaise idée de rapporter mon cerveau à l'image d'une pâte à crêpe. Mais voilà, maintenant que le cerveau est arrivé, je ne vois pas bien qui pourrait prendre en charge l'opération qu'il projetait pour moi.

Je me relève lentement et sors de ce cabinet qui me paraît incongru, tout de même. Je ne retrouve pas toute la mémoire de la scène de crime que mon esprit a occultée à cause de la visite du représentant des Assurances immatérielles du Bien. Je revois certaines séquences avec plus de précision que d'autres, c'est tout. Les coups de marteau, c'est étrange. C'est comme si le souvenir appartenait à une autre époque. Ce pourrait être un souvenir de film, même pas un souvenir de rêve. Il ne

m'appartient pas. D'ailleurs, si j'en crois mon expérience récente, c'est là un fait établi : ma responsabilité est dérogée par principe de toute commission !

Pendant ce temps, mon cerveau se transforme en éponge. Enfin, en pâte à crêpe, je ne sais pas. J'imagine simplement qu'à un moment, qui devrait être tout proche si j'en crois les paroles du médecin (ses dernières paroles tout de même, ce qui leur donne d'autant plus de poids), la dégénérescence cérébrale atteindra un point irréversible et mortel. Je ne sais pas encore quelle forme ça prendra. Peut-être que j'aurais des hallucinations en pagaïe ! Peut-être que je m'éteindrai d'un coup. Allez savoir.

Du coup, je me décide à ressortir. Le salon est hideux, je ne peux rester dans cet espace mortuaire dont chaque bibelot semble produire un ricanement à peine audible mais d'une insistance intolérable. Je me refuse à perdre plus de temps ici, même si cette notion n'a plus beaucoup de sens dans l'esprit d'un homme qui ne sait pas s'il a encore deux heures devant lui. Je décide d'aller boire une fameuse bière à une terrasse mal ensoleillée (parce que ce mois de mai, vous comprenez, est aussi aigre que maussade – permettez que je ne discute pas ce point) et je boirai mon verre en attendant que ma cervelle soit réduite à l'état d'une pâte à

crêpe (si c'est bien de cela qu'il s'agit) en me disant que la réalité n'est vraiment pas au point.

Même si les gens font ce qu'ils peuvent, j'en ai bien conscience. Le temps est toujours aussi pluvieux mais on a hissé un soleil artificiel dans le ciel, pour conjurer la météorologie qui n'annonce pas d'amélioration pour les jours qui viennent. C'est un soleil mécanique, un soleil à vapeur, il n'est pas très stable et il dégage autant de fumée blanche que de simulacres de rayons de soleil. Il siffle bizarrement, en outre, ce qui achève de rendre déprimant le spectacle des rues sous la pluie et le soleil de ce mois de mai dont on ne sait s'il conduira à un hypothétique juin. À d'autres !

Mais elle apparaîtra, comme par miracle, dans mon champ de vision. Je la regarderai arriver. J'aurai un sourire pour elle, même si je me sais condamné. On est toujours heureux que quelqu'un soit là pour vous dire au revoir.

Elle me demandera si j'ai du feu. Nous allumerons de concert nos cigarettes qui appartiennent à la même marque, une marque qui devrait bientôt être interdite ici aussi.

Je la regarderai dans les yeux. Je lui demanderai si elle se sent capable de prendre le cerveau dégénérescent d'un homme malade pour le jeter au fond d'un réfrigérateur et de le remplacer par celui qui est rangé dans le

compartiment à légume du même appareil.

Elle acquiesce. L'idée de me trépaner semble l'amuser. Je l'emmène chez moi. Nous allons directement à la cuisine (je ne veux plus revoir le salon, il m'est odieux).

- Vous prendrez soin d'effectuer une découpe régulière du crâne, n'est-ce pas mademoiselle ?.

- Madame ! Vous direz ce que vous voudrez, je suis une femme mariée.

- Adieu, oui...

- Amenez-moi une scie !, ordonne-t-elle.

J'ai ouvert la porte du réfrigérateur. À l'intérieur, dans le compartiment à légume, le cerveau enveloppé dans un tissu de chair humaine respirait toujours.

Sur le plateau supérieur, on avait disposé une scie circulaire de petit format. À côté, il y avait des couteaux et des fourchettes, de vieux pansements et des tissus tachés. C'était tout le matériel dont elle avait besoin. J'ai pris la scie, les ustensiles de cuisine et les chiffons que je lui ai donnés avant de m'asseoir sur un petit siège de bois qui semblait parfaitement adapté à l'opération.

- Vous voulez une cigarette ?, m'a-t-elle demandé en cherchant un briquet dans son sac.

- Non, je vous remercie. J'aurais bien bu une bière...

- Vous me cassez les pieds avec votre bière.

Hélas ! Le briquet était piégé. Je me suis posé la question en la regardant allumer le clope. J'ai même pensé à l'avertir mais j'étais tellement éprouvé, comprenez. J'étais pressé d'en finir. Je ne voulais pas la retarder dans son action. C'était une erreur, je le concède volontiers.

Elle a été tuée sur le coup. L'engin était d'une puissance supérieure à ceux que je connaissais. Pour ce que j'en ai vu, elle avait un trou à la place du visage. Mais j'ai vite détourné mon regard.

Je suis resté sur ma chaise. J'ai regardé du côté de la fenêtre. Le paysage avait quelque chose de désolé à cause de l'immeuble qui avait fondu et s'était à présent solidifié en une sorte de monticule aberrant, où l'on devinait les corps restés incrustés dans la matière en fusion au milieu du béton avec des matériaux divers plus ou moins reconnaissables. Ce spectacle pitoyable que rendait plus affligeant encore le soleil artificiel qui déjetait une lumière sale sur toute la ville me paraissait encore plus acceptable que la vision du visage troué de la femme dont je ne saurai jamais le nom.

Comprenez que je sois réticent désormais à me lever pour m'éloigner de ma chaise. Cependant mon regard s'appesantit parfois sur le réfrigérateur comme s'il voulait me convaincre de tenter l'expérience moi-même.

Réellement, je ne vois pas bien comment faire : le cerveau est resté dans le compartiment à légume.

En revanche, la scie est bien abîmée et je me vois mal entreprendre de découper le pourtour de mon propre crâne sans l'aide de celle qui devait me sauver ou plutôt : que j'aurais dû sauver moi-même. Il est trop tard pour tout.

J'ouvre la porte du réfrigérateur. Le grésillement de l'appareil m'envahit comme un bourdonnement rituel qu'on aurait enclenché pour une cérémonie de transe. La lumière intérieure est vacillante, elle n'éclaire que partiellement les étagères qui ne contiennent pas grand-chose de toutes façons. Mes yeux se plongent dans les paysages bizarres qui se sont cristallisés à l'intérieur du freezer. Sous le givre qui forme une épaisse couche, j'entends des craquements et des hululements.

Je garde les yeux rivés sur l'espace désertique et presque lunaire du compartiment supérieur de l'appareil dont je suis convaincu qu'il porte mon salut. J'enfonce ma tête dans le freezer. Tout mon corps s'engourdit. Bizarrement, j'ai l'impression de fondre tandis que sous mon menton, toujours logé dans son compartiment, le cerveau emballé dans des écritures magiques dégage une chaleur volcanique.

Ma conscience se dissipe progressivement.

Peut-être est-ce l'effet « pâte à crêpe » qu'Ole Berne avait voulu m'expliquer de façon imagée ? Ou bien est-ce le début d'un long voyage. Mais non. L'enfer n'est pas si loin.

Quoi qu'il en soit, j'éprouve une grande sérénité dans cette position incongrue qui me donne le sentiment de m'offrir en victime sacrificielle à une idole métallique qui n'a elle-même de sens qu'à m'engloutir par une opération mystérieuse dont les processus sont de loin antérieurs à l'invention de l'électro-ménager.

Je me sais à l'abri, en sûreté ici. Le givre s'empare sereinement de mon cerveau.

La « Couverture universelle garantie » ne peut plus rien pour moi.